

*2021*  
*jus de pierre*

PG

(janvier - 31 décembre 2021)

En abandonnant à un nombre de pages ou à une tourne calendaire la maîtrise du point final, on se prive possiblement d'un bord net, je veux dire aussi intellectuellement net qu'il l'est matériellement. On sait cela, que ça pourra finir sur quelque séquence médiocre, laquelle, à supposer qu'elle puisse l'être par la suite, ne sera pas compensée comme elle l'eut été. Un choix identique antérieur nous en a prévenu qu'à moins d'un heureux hasard le bout sera déceptif, que la même eau-de-boudin caractérisera le recommencement – que face à ces début et fin défailants, cet effilochement symétrique, nous souffrirons de n'avoir pas fait *un livre*.

Pour autant, il semble que notre désir de lui ait, à un certain moment, été remis, pas annihilé mais soumis à un plus fort, plus obscur, que nous ayons voulu que notre faire montrât une cohérence moins humaine.

(Rester quelques mots de plus dans la cuisine.)

J'aurais pu faire en sorte que 20 finisse autrement, cette correction ne relevant pas davantage de la tricherie que toutes celles faites préalablement sur l'ensemble des pages (et ainsi cette première entrée du nouveau brouillon numérique eut-elle été, elle aussi, différente). De n'avoir pas ôté le médiocre-à-compenser, comme rien, sinon certain calcul que je travaille précisément à percer ici, ne m'interdisait de le faire, et évidemment pas de ne l'avoir pas repéré comme tel, je déduis que j'ai voulu rater la fin de 20, et je risque l'hypothèse que je l'ai ratée pour commencer la suite sur une analyse de ce ratage, analyse propre à altérer à son tour ce commencement et à fournir ainsi ce double ratage qui est la condition de cette séquence qui le dit.

Ai constaté que lorsqu'une crampe point, la solution pour l'éteindre n'est pas d'y penser intensivement mais au contraire de s'appliquer à ne pas y penser, soit de découper dans le penser un trou à sa forme, au risque que le bord de la zone ne s'échauffe...

Ai beaucoup sali déjà le cahier dont j'ai refait les plats il n'y a pas si longtemps – *sali* entendre *peu qui soit récupérable*.

Ces lignes même ne lanceront pas au-delà d'elles, quand il suffirait pour ça de mentionner tel et tel carnet où fut dite/déplorée par quelqu'autre pareille infortune.

Ma mémoire, il me faudrait l'essorer avec d'autres mains que les actuelles miennes pour obtenir de ce bon et rare jus dont les emails d'André Bernold sont gorgés – sa façon si paradoxale (mais non contradictoire) de renoncer.

Cerveau figé mon-mien, caillé comme l'huile d'olive parfois l'hiver – et *c'est* l'hiver.

*Jus de pierre.*

S'il existe effectivement du titré ainsi, quelque chose qui s'inscrit sous ce nom, c'est donc que l'impossible est possible...

Possible modeste (idée de sec et idée de peu ensemble), mais de fait, à défaut de couleur optique pour ledit jus, un certain optimisme colore l'action de presser.

(*Jas de pierre* étant chose courante (pour autant que *jas* le soit), *jus de pierre* profite de cette proximité lexicale pour gagner un peu de réalité.)

L'acte d'amour comme descente du feu ou embrasement d'un second alimentant le premier là-haut. (« Quelle approche froide de cette chaleur » pourrait-on m'objecter. Certes, mais précisément, quand je me livre à elle, c'est sans mots.)

L'avant-lever : il suffit que je ferme les yeux pour retrouver une respiration extrêmement ralentie et relancer mon rêve. (S'il s'agit d'une mauvaise boucle, comme vivre à nouveau une situation passée mais faire varier la façon dont elle s'est déroulée, plutôt les garder ouverts...)

Tout maintenant m'est *trop* ou *pas assez*.

Ce ne serait pas grave si ces valeurs étaient chacune susceptibles de glisser sur une unique et commune ligne abstraite, jusqu'à, idéalement, venant d'un côté ou de l'autre, devenir *juste assez* – mais fixes elles sont, chaque partie du tout est figée dans sa quantité/qualité.

(J'exagère sur *tout* ; ainsi, ce matin, mon lit était absolument parfait.)

Je possède un marteau dont le manche de bois montre sur une face les nombres 1914 et 1915 insculpés avec les mêmes fers, et de l'autre côté, eux aussi en caractères presque évanouis mais plus petits, 1916, 1917, 1918, 1919 – et 4376 (avec les fers plus gros du côté face).

Pourquoi ? Pourquoi ça s'arrête à 1919 ? Parce qu'il n'y a, et c'est bien le cas, plus de place ?

Et que signifie cet intrus, 4376 ? Date de péremption, que six années d'usage auraient permis d'annoncer ?

Soit une étagère où est posée une reproduction

(datée 1906, en noir et blanc et très mauvais état – mais là)

d'une peinture de Jean-Jacques Henner, presque *La liseuse* mais une pleureuse plutôt. Question : une image serait-elle capable de contraindre par sa seule présence un proche être de chair à ressembler à celui qu'elle figure ?

Quand le processus magique démarre-t-il, quand la contagion ?

De fait, sous la main, une *réalité nouvelle*.

(En tant que telle, il pourrait certes y avoir bien pire...)

*Jus de pierre* : quelle prétention alors que je peine à formuler des hypothèses !

(Répéter encore qu'il ne s'agit jamais que de tenter des phrases ?)

Ou c'est précisément cela le jus-de-pierre, à l'encontre du concentré qu'on fantasma vite sous ce nom : rien que l'on pourrait obtenir par pression faute de rien que l'on ait à presser, dont on puisse extraire...

De fait, des mots encore suintent de moi, mais...

(J'aurais un souci avec le titre, l'intitulation. Il suffit de regarder en arrière : *Les cinquante titres de Nouure et pourquoi*, la page 205 de •Tas• (consacrée à l'« entrée » *tas*), la page 20 de *Jusqu'au cerveau personnel*, l'abandon en cours de route de *Popal* ?, dans *Fantaisies* « Intituler *Le Cahier bleu* » – et j'en passe... (Alors que la notion d'« ainsité » est très importante pour moi, je ne retrouve pas, parmi mes commentaires après-coup sur le choix du vocable *tas* comme titre, le sanscrit *Tathata*, « être ainsi ». Pour que le Pomme-F n'arrive à rien, l'aurais-je donc mal orthographié ? Ou bien, fier, aurais-je laissé tomber, trop proche de *ta ! ta ! ta !... ?\**)

Puisqu'il y a effectivement quelque chose, cette chose peut être nommée, et *jus* est nom possible.

Cependant qu'il y ait quelque chose n'est pas nouveauté, et ce quelque chose ne s'appelait pas ainsi. Quelque chose dans la nature du quelque chose qu'il y a maintenant justifie-t-il le nom nouveau ? Le quelque chose aurait-il connu un changement d'état ?

La section « Autres pierres de tête » dans *Tas II*, l'évocation du *tas de pierres* hugolien dans *Nouure*, du caillou et de l'huître dans *Appendice(s)*... : tout cela suggère que la matière produite jusqu'à récemment était dure, tandis que *jus* évoque une production liquide, ingérable, qu'on ne mâche ni ne doit casser... Pas sûr que mon lecteur soit d'accord ; peut-être bien que selon lui j'aurai toute ma vie, comme Amiel, « couvé des œufs de pierre » (24 juillet 1876).

Produisant jus de pierre, pierre suis moi-même – et je soupçonne effectivement qu'est en cours en moi une sorte de minéralisation. Mais qu'étais-je quand je produisais *des pierres* ? N'étais-je pas pierre déjà ? Pierre se morcelant, se communiquant par morceaux, par grains ? Ou mon actuelle minéralisation résulte de l'écriture que j'ai pratiquée, de la longue compagnie quotidienne de mes cailloux...

\* « Ta tata », c'est G. qui aura pu l'écrire sur un cadeau fait à neveu. Pour ma part, protégé par le genre de cette irruption de la famille par euphonie pour me troubler.



Tu as comme moi banni la montre sonore de ta chambre et, dans toute autre où tu es pour dormir, toujours tu tends l'oreille afin de neutraliser l'ennemie le cas échéant (sous un coussin le tic, dans une boîte dans un tiroir le tac – et préférablement dans une autre pièce), mais as-tu aussi constaté cela, que l'organe de l'écoute lui-même est un traître en puissance, qu'il suffit d'un poil quelque part dru sur l'hélix, le tragus ou l'antitragus et trouvant quelque drap où frotter au rythme du palpitant, pour que l'Horloge soit là, qu'il avance, retarde ou se montre d'une parfaite suissité\*... Devoir *se raser les pavillons*, quelle pitié !

Le laid perpétue la beauté comme idéal et nous maintient dans son désir. Que seul le beau nous déniaise quant à elle, c'est ce qui le rend si nécessaire.\*\*

\* L'horloge a enseigné à l'homme la durée de la seconde. Existe-t-il des horlogers capables de déceler à l'oreille l'inexactitude d'une mécanique, et avec quelle précision ?

\*\* Ys'plaint, le bourgeois ceinturé de merveilles, qu'elles lui serrent ? L'est blasé ? Déprimé ? L'est en panne, pour y aller de cette noisette d'esthétique pure ?

« [...] le schème du ratage c'est *tu t'isoles avec l'objet de ton discours en croyant que le dire mieux prime sur le fait de dire avec.* »

(Aurélien Deschamps autour de la 24<sup>e</sup> minute de *Quelle folie*, documentaire de Diego Governatori, 2019)

D'autres mots d'Aurélien m'ont presque fait penser que. D'où cette question exprès pour lui arracher un rire mauvais : « Peut-on être autiste à 50%, ou ne l'est-on jamais qu'à temps-plein ? »

(Une autre chose que je retiens de ses propos : j'aurais, écrivant, résolu la question de l'*adressage*.)

L'âge (ou quoi d'autre ?) m'a installé un contrepoids à l'arrière des yeux qui me les fait fermer comme le poupon Petitcollin 1931 aussitôt qu'à l'horizontal, ce système doublé d'un second plus obscur ayant pour effet qu'illico je passe en mode rêve sans pour autant m'endormir, soit accélérant la désynchronisation du cortex et du thalamus, à l'origine dit-on des hallucinations de l'avant-dormir.

Penser, déstructuré, ne vient pas s'interposer entre le sommeil et moi. (Il n'y a plus de *pensé* mais pas davantage de *rêve* à strictement parler.)

Fermer les yeux debout (poussière, eau, laideur, trop à percevoir... : il s'agit de se défendre d'une agression) ne déclenche pas ça ; je pense alors comme je pense les yeux ouverts.

Je ne garde les yeux ouverts couchés que pour scruter à travers le plafond ce qui fait ce bruit, ce que fait qui fait *ce* bruit (à travers n'importe quel plafond n'importe quel qui n'importe quel bruit) – en réaction à une agression d'un autre type. (Ou alors un contrepoids désactive activement celui du premier mécanisme, comme lire ou l'amour...)

Quand ma vessie a été réveillée en pleine nuit par quelque bruit ou lumière, je dois bouger – et au retour peine à me rendormir parfois. Le mécanisme Petitcollin est dérégulé. Les objets du penser diurne, qui avaient été brisés en morceaux par le sommeil, se recomposent. Je reste un temps couché les yeux ouverts même s'ils sont apparemment fermés.

Quelle proportion de cadavres les yeux ouverts qu'il revient aux vivants de fermer ?

(J'aimerais la mort les yeux fermés ; mourir serait une continuité.)

« Il ne faut prier qu'en paroles inconnues.

Rendez l'énigme à l'énigme, énigme pour énigme.

[...] Il y a en vous quelque chose d'égal à ce qui vous passe. »

Paul Valéry, lettre C de *Alphabet*

(Nul besoin de le faire, prier, en cette page de ma vie / mon cahier.

« *Hashem* faites que... » pas souvenir de l'avoir dit.

Mais j'ai entendu des paroles inconnues sortir de ma bouche – et voilà que j'apprends du vieil ami que peut-être elles formaient une prière...)

Ai tendance à ne plus mâcher mes mots.

Dans la communication avec les autres je précise, car dans l'échange avec moi-même, ils sont un chewing-gum poursuivi loin dans la fadeur.

(Est-ce vrai ce qu'engage ce *car* ? L'idée aimée de mastiquer le dit longtemps ne m'aurait-elle pas conduit à mentir ici ?

N'est-il pas plus vrai que sur la page, à la manière du philosophe d'Occident selon Cristobal Serra, je *mâche mes dents* ?)

(Je ne me vois pas sur la page blanche où je n'ai pas écrit.

À ne voir jamais que vierge, je me perdrais de vue.)

Veille, je crois, à ne pas laisser clef dans la serrure, afin que quelque un venant du dehors avec une pousse l'y glisser et ouvrir – mais il se peut que j'oublie parfois.  
(Le lecteur cherche une serrure à sa clef.)

À en croire mes brouillons, incapable je suis dirait-on d'écrire *évanouie* sans e final, un peu comme s'il m'était demandé d'écrire *nuit* sans t.  
Je n'ai pas d'explication – et n'en cherche pas.

Une nuit de la semaine écoulée Rêver a ressurgi éditeur pour m'imposer des notes (des infrapaginales).  
Les phrases concernées s'en seraient peut-être passées mais c'était Rêver – je n'ai pas regimbé.  
Ça n'a pas tourné au cauchemar, car les notes j'aime ça, mais le matin venu *fallait-il que des phrases il y en ait tant, et toutes à enrichir ?*, voilà ce que j'ai pensé, *in petto* et brièvement.

*Le son est meilleur quand l'idiome est défaillant.* Ezra Pound  
(De côté. Faire chanter la prose n'est pas mon truc mais sait-on jamais.)

Désirais simplement reprendre l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* dans l'édition légère de 1957 où j'avais posé quelques marques lors d'une ou deux lectures antérieures. Volume fort moche, blanc du papier roussi, colle cuite ; un poche bien fatigué mais encore préférable à la lourde édition sur papier bible de la même année. Mais voilà que le miroir de page de 13 par 8 m'a refroidi. N'y aurait-il donc pas plus confortable ? Une enquête m'apprit que sur le marché du neuf rien de tel n'existait. Alors me vint l'idée de travailler au livre que réclamaient mes yeux, ne dut-il n'exister qu'à un seul exemplaire...  
(On fait un livre comme on écrit, pour qu'existe ce qui n'existe pas.)

Le kératose séborrhéique – aucun petit nom hélas – de mon avant-bras gauche a fait du sang, nous amoureux. Vraisemblablement pas un miracle d'autel que l'on pourrait s'attendre à voir se reproduire (sûrement quelque frotter, par inadvertance, du membre *antérieur*), mais de quoi gamberger sur l'invite cryptophasique *Et si on allait faire saigner la verrue ?*

Arrivé un âge, le départ se fait naturellement, pas besoin de Covid pour savoir qu'il y a eu un avant.  
Devant la bibliothèque, devant le meuble-à-tiroirs bourré :  
*À quoi donc servirait-il de garder encore coupures de presse et livres d'images ? Conserver son histoire ? Autant bouquiniste et poubelle de suite.*  
(L'argument ça-ne-prend-pas-de-place ne marche plus.)

En ville prends main douce  
échardes et crevasses dans les bois.  
Son épaule nue reconnaît notre rythme  
pied gris / pied vert.

(Dans une boîte individuelle exposée à tous les vents  
ni l'on n'entre chez les autres, ni les autres n'entrent chez soi  
– sauf invitation.  
Une chaconne peut retentir, ça ne gêne personne et ce n'est pour couvrir.)

Et tandis que là-bas les esprits s'excitent

les uns à faire le monde sombrer, à gestes de géants ou de fourmis,  
par petites touches ou grands pans,  
les autres à panser, alerter, imaginer un avenir, combattre le funeste  
en cours – ou simplement à vivre le moment  
(une bibliothèque entière entrerait là sur les motifs, formes,  
variantes de cette excitation toute humaine à décréer et créer,  
bib qui distinguerait ces uns et autres en mélange dans la  
souponnière-au-feu-en-secteur-protégé où nos cuillères vont)

lui tente de deviner par palpation la nature du bouton que masque sa couille  
droite, et travaille à dire son désengagement, à faire une phrase qui l'exposant  
l'absolve, le lave de la honte de n'aller pas, lettré pourtant, au-delà de *sa peau*.  
Pour autant un tampon imbibé de *Souci officinal* coincé au bon endroit  
ne l'empêche pas de scroller dans *De la solitude*.

« Il se faut réserver une arriere boutique, toute nostre, toute franche,  
en laquelle nous établissons nostre vraye liberté et principale  
retraicte et solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire  
entretien, de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle acointance  
ou communication estrangiere y trouve place [...] »

« Il faut desnoüer ces obligations si fortes : et meshuy aymer ce-cy et  
cela, mais n'espouser rien que soy. C'est à dire : le reste soit à nous,  
mais non pas joint et colé en façon qu'on ne le puisse desprendre  
sans nous escorcher et arracher ensemble quelque piece du nostre.  
La plus grande chose du monde, c'est de sçavoir estre à soy. »

Et tandis que là-bas les esprits s'excitent, je tente en mon « arriere boutique »  
de deviner par palpation la nature du bubon que couvre ma couille droite.  
Travaillerai demain à faire une phrase exposant mon désengagement, une  
phrase pour m'absoudre, me laver de quelque honte de n'aller point, malgré  
que lettré, au-delà de *ma peau* – de « n'espouser rien que [m]oy » – mais  
pour l'heure j'imbibe de *Souci officinal* un tampon, et l'avoir coincé au  
bon endroit ne m'empêche en rien de lire les pensées du vieux tiré à quatre  
épingles attablé chez Chialli, Mendelssohn qu'il s'appelle – et c'est immense  
plaisir\*.

Si souvent me retrouve à rouler un clope  
avec les doigts mouillés  
que peut-être les doigts mouillés  
*donnent-ils envie* de rouler un clope...

(Ce serait bien sûr mieux que cette anticipation défaillante  
à laquelle il faut néanmoins et malgré soi conclure.)

Un rêve en ville : entendre ses seuls acouphènes.

Pas tous égaux face à la diminution.

Ne m'enorgueillis pas d'être plus sensible que la plupart, mais le fait est que je n'attends pas qu'elle soit établie et mesurée pour la percevoir.

(– *La diminution ?*

– Celle qui caractérise vieillir ou que le verbe signifie : la diminution de certaines capacités.

– *Quelles capacités ?*

– Fais comme Bang on the Can dans *I Lost a Sock* (2001), chante la liste des compléments, d'*Umbrella* à *Parents*.

Ça ne te dit rien ? Alors fais défiler en toi et en silence les entrées de ton système Corps/Esprit/Monde susceptibles d'être affectées, ou, si tu es toi-même homme vieillissant, le sont.

– ???

– Adresse, Désir, Force, Intelligence, Mémoire, Mobilité, Perception etc.

Mon but n'était pas de dire les diminuées dans le mien

A. mais on sait à quel point tout est en lien dans un dictionnaire

B. tes questions n'ont rien interrompu

mais seulement que l'on ressent diversement la diminution, et que la sentir beaucoup ou peu ne laisse rien présumer de la façon dont on s'arrange d'elle.

« Je peins principalement mes cogitations, subject informe [...]. »

« Je n'ay point d'autre sergent de bande, à renger mes pieces, que la fortune. À mesme que mes resveries se presentent, je les entasse : tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traînent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire ainsi detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve. [...] »

« Au demeurant, je ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes, ouy à l'aventure quelque mot : mais pour diversifier, non pour oster. Je veux représenter le progrez de mes humeurs, et qu'on voye chasque piece en sa naissance. »

*À la clai-reu fontai-neu, m'en allant...*

– gage que l'eau sera moins belle dans cet ordinaire

Clairefontaine que j'ouvre.

(Dans un triangle isocèle la pointe en bas, un profil très sommaire au bout d'un féminin long cou se découpe sur un cercle tronqué qu'on doit imaginer être soleil ou lune, et sur la gauche une forme flotte comme un scalp séparé du crâne...)

Très laid logo, mais c'est un cahier à spirales et les pages à petits carreaux sont vierges, donc va pour lui.)

*La meilleure chose à faire est de ne pas y penser.*

Vous m'avez semblé parler sérieusement Madame le Docteur mais comment dissocie-t-on, comment décolle-t-on penser de sentir ?

Voulez-vous dire : *Ne pas comparer avec l'état antérieur*

*ou quelque futur idéalisé ? Pousser le faire-avec jusqu'au déni ?*

Spécialiste de l'œil n'est que spécialiste de l'œil : le déni engage tout le psychisme à ignorer.

\* Écoute quand même tout le CD, fais cet effort pour toi.

## I

Que mon cerveau ramollisse, serait-ce finalement une bonne chose, une bonne chose pour moi-futur-lecteur ?

Je ne serais ainsi plus amené à penser, relisant mes dernières lignes que, depuis elles, mon cerveau précisément s'est ramolli...

Mais plus mou à l'émission ne se montrera-t-il pas plus mou aussi à la réception ? Il n'y aurait alors aucun gain...

Faut-il plutôt prévoir une différence sensible dans l'écrit uniquement, comme si l'état du cerveau du lecteur était moins sujet à varier, en quelque sorte plus stable ?

## II

Que mon cerveau va ramollissant

(ou durcissant – soit perdant, en acuité, souplesse, etc.)

je le constate quand je relis de mes anciennes choses.

Mais toute relecture ne s'accompagne-t-elle pas de ce sentiment, même une semaine seulement après l'acte d'écriture ?

Le cerveau-de-réception n'est-il pas endormi toujours comparé au cerveau-d'émission ?

(S'agissant d'écriture, *émission* est inapproprié. L'écrit est du cerveau longtemps à la tâche ; lire est le fait d'un plus pressé.)

## III

L'enjeu est-il, se relisant, d'être intégralement celui-qui-a-écrit, comme si le cerveau qui travaille était exactement le même que celui qui a travaillé ?

Porté à penser que non, que la concentration du lecteur est inférieure à celle de celui-qui-a-écrit quand il écrivait, cela pour la bonne raison que ce dernier a eu le temps avec lui pour l'accroître, un temps que le lecteur n'est pas prêt à prendre ou donner (des synonymes ici).

S'agirait-il d'écrire de telle sorte que soit réduit l'écart ?

Ce ne fut jamais mon parti (de même que je n'ai pas punaisé au-dessus de mon bureau, comme Jim Harrison l'a fait, *Écris sans effort*), et pour me soutenir il y a toujours eu ce sentiment que diminuée la concentration de celui-qui-écrit à celle du lecteur, ce dernier est frustré : il est nécessaire au plaisir de lire de sentir un fossé. D'où il résulte que le sentiment, au temps de se lire, de mal se comprendre et d'avoir le cerveau qui a ramolli depuis l'écriture est une preuve ou une garantie qu'écrire s'est produit.

## IV

Il y a un lire contemporain de l'écriture (*lire-pendant*) et un qui en est dissocié (*lire-après*).

Le lire-pendant pousse l'écriture, c'est lui qui écrit.

Le lire-après reste longtemps un lire-pendant mais le moment arrive où il s'en sépare.

On retrouve parfois en lisant d'un autre le mode *pendant* de lire et c'est alors comme écrire ce qu'on lit.

Bonnes miennes lignes à mes yeux

quand les relire bien après qu'elles ont été écrites suscite le lire-pendant qui les accompagna, qui les poussa à être ce qu'elles sont.

Si elles (les lignes miennes) échouent à être l'objet du lire-pendant lors du lire-après (ou relire), il peut arriver que ça ne soit pas leur faute ; le lecteur, l'état du lecteur, voire l'état du cerveau du lecteur, fait obstruction.

Ce n'est pas qu'il ne se comprend plus, mais plutôt qu'il ne comprend pas comment il a pu pousser tel texte jusqu'à ce qu'il est – il n'en serait plus capable.

Et à comparer le texte qu'il pousse, continue à pousser en tant que lisant-pendant, avec celui qu'il a un jour passé poussé, il en arrive à penser qu'il a perdu des capacités depuis.

Il peut se dire que ce qu'il écrit en tant qu'il lit-pendant arrivera à susciter le lire-pendant longtemps, considéré la simplification résultant de la perte partielle de capacités, mais il semble que les capacités perdues reconduisent l'écart, et quand il se relira ce ne sera qu'un lire-après.

Libéré du lecteur Jim Harrison  
dans son dernier livre de poèmes.  
Parfait ! – mais il fut publié, avec son accord.

Dans un brouillon que personne ne lit à part soi  
la même liberté  
échappe au devenir-casserole.

Détestant l'idée d'entendre dans mon dos sonner ce métal-là\*,  
je refuserais mon bon à tirer à un *Jus de pierre* où flotteraient  
mes toutes dernières vagabonderies mentales sur l'entendement en déroute.

... sur l'échelle actuelle du grave...  
ce fut ce matin à la radio  
glissé par une alerte et fine chroniqueuse  
pour réduire à peu l'importance de  
son sujet : la tache de gras.

Respecter l'échelle du grave\*\* conduirait à s'interdire presque tous les sujets,  
pas uniquement les petits riens.  
Il est sain de ne pas omettre de relativiser, mais si inlassablement nos jours  
heureux nous les opposent, ces riens de bas d'échelle, que leur masse à la fin  
nous obstruerait  
– si on ne les disait...  
Merci alerte et fine Géraldine de le faire ; c'est tomber  
de l'échelle actuelle du médiocre  
et généreusement entraîner l'auditeur dans la chute.

\* Nulle entrée "Ustensile de cuisine" dans *an index of metals* de Fausto Romitelli (2003),  
et ce n'est pas une batterie de gamelles dont joue le fabuleux sonneur dans *Bells from the  
Deep* de Werner Herzog (on ne prépare pas soupe dans une cloche).

\*\* Quelle nuance importe ici *actuelle* ? La gravité du grave ne tient-elle pas à son inactualité ?

Un ami qui chante travaille ses chansons  
où qu'il soit tout haut\*. De quoi déguster,  
cette recherche peu interrompue du mot juste,  
de sa propre pratique d'écrivain.  
(Mais je ne compte les pieds.)

Comment dire *tais-toi un peu* et être entendu  
sans le crier ?  
Je n'exige pas totalement le silence total,  
souhaiterais seulement petit répit. Mais même ça, ce peu,  
pas facile de le réclamer sans...  
– Sans *quoi* ? – Froisser, vexer, passer pour...  
– Pour *quoi* ? – Un malotru, un qui-s'arrange-pas...

(Le papier s'offre parfois pour *faire passer*  
aux deux sens de dire et de résorber l'humiliation de ne pas l'avoir pu à chaud.  
C'est une de ses nobles fonctions.  
Toute personne se reconnaissant dans mes lignes et prête à s'en plaindre  
m'écrira.  
Doute qu'une le fasse, mais ne suis pas à l'abri d'une bonne surprise  
– elle aura donc lu !)

\* S'il faut préciser : tout haut en balade, à table, en travaillant un mortier, à l'apéro devant la  
cheminée...

Ce *Jus de pierre* prend un déplaisant goût.

Ne devrais-je pas jeter le filet recueilli des dernières pressions ?

Ce serait aller contre la liberté – maintes fois revendiquée et davantage encore illustrée – de fixer la broutille qui m'assombrit dès lors qu'elle m'a appelé au papier pour la détruire et me recomposer, mais le fruit amer l'est pour l'arbre aussi.

(Validant *Jus de pierre* pour ce qui viendrait après 20, j'escomptais sans doute avec l'image paradoxale appeler l'essentiel à caractériser le peu, contraindre celui-là à certaine densité de pensée excluant de fait ladite broutille.

À la vingtième page, je me rends compte que le paradoxe n'a pas agi : je lave un caillou archi-sec, l'attendu *filtrat-de-pierre-écrasée* n'est qu'une eau de ruissellement.)

Perte de temps et source d'erreurs

que décomposer les phases de l'action empêchée.

Cette cale d'abord, vissée là, puis cette planche par-dessus, puis... — Vite !!

(C'est un peu comme penser un plan que faire ne suivra pas.)

Ai taillé un taquet de bois dur avec

plus de plaisir que je n'en prends à revenir au cahier déplorer

de revenir à lui sans rien que ce rien pour lui.

Un deuxième ne voudrait-il pas ne plus remplir

son office ?

*Je m'inscris en faux.*

Prédis une belle vie de tic à cette façon de dire.

Accrochée par qui l'aura redécouverte

tel un caillou rare, à son fil verbal, pour briller,

elle fera des envieux, il aura des suiveurs,

et, comme *quid* ou *in fine* depuis peu, très vite elle ornera

le discours général comme une perle en toc.

*Dieu* a dû connaître le même funeste destin.

*Qu'une chose ne se soit pas produite n'augmente pas les chances qu'elle se produise.*

Dois parfois raisonner ainsi pour calmer un prurit mental naissant.

(Les choses n'ont pas de volonté propre.)

Mais attention : qu'un pneu soit toujours intact n'augmente certes pas les chances qu'il crève, toutefois son usure augmente.

(En outre, et à supposer que ce calcul ne soit pas fumeux, si l'on considère le temps entre le moment où il a été conçu qu'une chose pourrait se produire et celui où l'on constate qu'elle ne s'est pas produite, et que l'on soustrait ce temps au temps qui sépare encore du moment où elle finira par se produire, la probabilité qu'elle se produise dans ce temps diminué n'aura-t-elle pas bel et bien augmenté, quoique peu, par rapport à sa probabilité au moment de la conception du risque ?)

À l'inverse, qu'une chose ne se soit pas produite encore n'augmente-t-il pas les chances qu'elle ne se produise jamais ?

(Mais de quelle chose parle-t-on ? Ces arguties ou arguments contradictoires ne sont-ils pas assis sur de la confusion ?

Pourquoi irait-on penser d'une chose qu'elle peut se produire si elle ne l'a jamais fait ? Parce que le risque existe malgré tout, comme l'« accident » le prouve ?

Il y a la chose qui ressemble à une chose qui s'est produite, et d'assez près pour qu'on assimile le risque qu'elle se produise au risque que la seconde se reproduise.

Si une chose se produit mais à strictement parler ne se reproduit pas, c'est qu'elle diffère de celle qui se reproduit par une différence que l'on peut qualifier de mineure.

Je n'ai pas été mangé mais d'autres l'ont été, aussi ce qui ne s'est pas produit peut-il se produire, se reproduire à mon encontre, par déplacement d'objet.

(La différence pour moi ne sera pas mineure.)

Etc. )

Sur le paysage qui devient soi plutôt que soi lui  
c'est quelque part dans (faut-il écrire *sur* plutôt ?)  
*La route du retour* de Jim Harrison  
un beau et juste renversement.

Avoir embelli une vie  
avec la musique  
c'est grand plaisir d'apprendre qu'on l'a fait

et que c'en ait été une  
que l'on n'a ni composée ni jouée  
ne le diminue pas.

(Ainsi j'entends que ce que l'on aime est une partie de soi.)

Difficile de quitter au matin  
l'espace onirique  
ou peut-être simplement l'espace où les pensées confuses  
vont et viennent comme bon leur semble  
– ou comme on peut le nommer encore l'« espace intermédiaire  
où les affaires de la vie ne s'immiscent pas, ou le temps qui passe  
persiste et devient véritablement le présent\* »

difficile d'avoir à nouveau un corps à nouveau un esprit.

Aux choses ou changements qui se produisent ou s'accomplissent en soi  
faut-il collaborer par l'attention  
ou les faut-il au contraire nier en détournant celle-là d'eux ?

\* Mots de Nathaniel Hawthorne dans *L'esprit hanté*.

J'aurai documenté le pré-

– mais sur tant d'années et avec une telle précision  
n'aura-ce pas été plutôt que sa venue  
la chose elle-même déjà et toute ?

Il y a des horizontales intouchables.  
Je ne pense pas au fil à linge  
qui perd effectivement tout sens à pendouiller – je pense figural :  
allez donc renverser à 90° un horizon marin  
ou même simplement une masse d'eau animée de vagues !!

Il est vrai que le chant des oiseaux n'est pas *musak* et que les parfums  
qui se mélangent là ne portent pas des noms d'affiche  
mais pour celui *qui ne participe pas*  
le vol au pré de fleurs pour un bouquet  
dès lors qu'il s'« éternise » s'apparente au butinage  
d'un portant l'autre en boutique de frusques  
– et la mise en vase qui suivra à un essayage post-\*

\* Pulls, robes, pantalons... mais ce sera tout aussi bien ailleurs des *coups-de-cœur-du-libraire*  
qu'on feuillette ou des *phones* qu'on reluque (et dont on s'extasie qu'ils soient de plus en  
plus *smart*)...

*Constatant que vous êtes à l'arrêt depuis quelque temps, je me permets de vous rappeler que depuis que vous m'avez inventé en 2020 pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de juger, j'existe, et que vous pouvez donc encore recourir à mes services en tant qu'interlocuteur factice.*

*N'auriez-vous pas quelque chose à me confier ?*

*Il se peut bien qu'un jour un certain Y – de votre invention lui aussi, il m'interroge sur l'existence de lettres que vous m'auriez secrètement adressées ou que vous auriez pensées seulement –, considérant les choses rétrospectivement et vous ayant lu d'assez près, relève les abondants indices que vous avez laissés dans vos publications de ce qui, au moment de l'écriture, vous tourmentait.*

*Ne voudriez-vous pas documenter plus avant votre état de sorte que cet Y ait plus à citer de la « période pré- » comme je vous ai entendu il y a peu la nommer ?*

*Pensez-y à cette solution d'« exclure dedans » comme vous pourriez dire – cela par mon truchement, soit sans trop affecter, suivant vos souhaits, la couleur globale de vos carnets...*

Vôtre

X

Cher,

Quelle belle sollicitude ! Tu prends donc ta « réalité » à cœur, et bien au-delà de ce que j'avais conçu... Un alias *allié* – mais abandonne donc la prochaine fois ce vouvoiement débile. T'utiliser me permettra effectivement d'« exclure dedans », ce que j'ai trop négligé de faire comme tu l'as constaté, encombrant mon jus de plaintifs croûtons... Alors voici, un peu en vrac et sans rigueur – et pour déchirer des pages salies surtout.

Le papier ou l'écran qui s'offrait jusqu'à maintenant pour satisfaire le désir ou le besoin d'écrire, les mots n'y vont plus avec la facilité ou le naturel d'hier. Ils profitent de ce que je vois mal pour s'écrire mal ou pas –, et mal reconnus qu'ils sont, leur évanouissement comme signes tarde, avec cet effet que penser s'arrête sur eux...

Toutefois la gêne physiologique n'explique pas seule ma sensation d'une relation à l'écriture allant se détériorant. (Ayant toujours pensé celle-là devoir durer à peu près égale jusqu'à ma fin et étant peu disposé à amender cette conception, j'envisage donc que *ma fin* est arrivée, ou sur le point de l'être.)

Les possibles se bousculent toujours plus nombreux, la forme se refuse toujours plus, la précision atteinte se brise sur la précision rêvée... Les versions s'empilent... Même rédiger cette simple fausse réponse sans enjeu formel dresse ces obstacles à la satisfaction qui me font aujourd'hui éviter le cahier.

Pour autant parler ne prend pas le relais. Pas de « vengeance » de la parole parce que, perçue de toujours comme trop adressée et trop imprécise, je lui aurais préféré les signes sur papier. Le désir de dire est affecté aussi dans la forme qu'il a un jour élue — et cela au moment même où s'impose à ma conscience que les mots sont nécessaires si l'on veut que soit su ce qui de soi se tient loin derrière la peau et qui pèse, indispensables pour partager tel ressenti physique invisible dans l'espoir de s'en soulager un peu, nécessaires ou indispensables même s'ils échouent dans leur tâche. Que l'intérieur ne s'affiche-t-il pas en surface muet, trahi comme l'est l'ouverture difficile d'un pot de peinture par une tache sur le menton ! L'on entendrait alors « ça n'a pas l'air d'aller » et cela dispenserait d'aller moins bien encore en décrivant —

PS : Pour t'aider à répondre à cet Y sur la question de nos échanges : tu n'as pas reçu de moi une lettre qui n'a pas été écrite. Mais laquelle était-ce, je ne m'en souviens plus...

... que partout où je passe ou séjourne s'impose à moi la qualité de lieu du lieu indépendamment de ses particularités, une sorte d'essence qu'ils ont tous en partage et qui prend violemment le dessus sur les différences. Une expérience psychotique *a minima* car la dire l'exagère – mais l'apparence perçue comme pellicule transparente...\*

Fait divers dans un pré  
*Elle baillait moultement parmi les fleurs de mai  
puis un hoquet l'a prise.  
C'en fut trop pour lui : il s'empara d'une boule de pissenlit  
et lui en fracassa le pappus sur le crâne.*

Il faut, pour écrire, avoir de la place dans la tête –  
qu'elle ne soit pas encombré de mots morts  
et de processus tournant en arrière-plan bouffant toute l'énergie.  
Capable – *et encore ?!* – de se déployer dans un espace vacant, l'écrit  
encore inédit n'est pas assez fort pour évacuer seul la place.

Toujours à ranger – selon certain qui ne range pas (trop d'ordre pour lui).  
Pour ma défense : moyen de ne pas plus avoir à penser la place des choses, de  
n'être pas distrait par elles. (C'est déjà ça *en moins*.)

La conscience d'être favorisé permet de relativiser ses propres maux  
mais la mécanique morale ne joue qu'à faire appel à l'auto-persuasion.

\* – Comme si l'autre, Corps 12, ne faisait pas de différence entre là et là... Le premier à fuir un lieu, à affirmer sa préférence... Qu'est-ce qu'il ne faut pas écrire comme conneries !  
[Réponse de Corps 12 à Corps 10, en corps 10 : *N'ai-je pas écrit que dire exagère ?*]

J'en suis réduit à ça pour qu'il y ait un peu plus : créer  
X, Corps 10, la deuxième voix d'un dialogue fictif...  
Mais peut-être écrire est-ce cela déjà : pour qu'il y ait quelque chose plutôt  
que rien, créer *un lecteur*.

Le 3 juin j'ai entendu à la radio Patrick Chamoiseau  
énoncer sa pensée de ce matin-là  
(ajoutant *et de toutes ses heures*, je lui prêterais sans doute trop) :  
« [M]e faire arbre. »

Belle aspiration ai-je pensé, nul doute,  
mais s'agissant de l'identification entre humain et non-humain,  
la formule n'est-elle pas un exemple de plus de l'inversion  
que j'ai eu plaisir il y a peu à voir rectifiée [page 22]  
suivant laquelle on *devient* (paysage, arbre, animal...) davantage qu'on  
*est devenu*... ?

Mais peut-être suis-je trop enclin à voir une contradiction dans un  
volontaire dessaisissement de ce qu'on est, comme si, pour que c'en soit  
un véritable, il fallait qu'il soit subi.  
Peut-être n'y a-t-il pas de réelle différence au bout du compte entre *laisser  
l'arbre devenir soi* et *devenir lui*.  
Peut-être l'orientation du devenir est-elle indifférente, n'y a-t-il ni inversion  
ni renversement.  
Dire que l'on devient quelque chose est peut-être l'unique façon de dire que  
quelque chose devient soi (la grammaire commune tolérant mal l'emploi de  
devenir au passif, être devenu, et cela d'autant que le devenir-autre n'est ja-  
mais intégral...).

Parfois ce qu'il faudrait :  
ne rien voir –  
sans fermer les yeux ni être aveugle.

Parfois.  
Pour mieux penser – ou penser seulement – ou essayer seulement  
– ou rien d'autre que ne rien voir.

Faire le noir  
parfois  
ce qu'il faudrait

de quelque sorte que soit le vu plus vu.

(Mais n'est-ce pas trop maigre raison  
pour solliciter *falloir* ?)

Pourquoi voulais-je faire le noir cette fois ?  
Continuer une pensée que j'avais eue

jusqu'à la tuer  
ou la tenir enfin vivante au contraire.

– Laquelle ?  
– Elle est morte.

Là-haut on claque les mites  
– applaudissement amorcé et sans suite.  
Vraisemblablement ça volettera encore.

Hier *Faux mouvement*.  
Conforté dans l'idée  
de laisser à Handke le handke.

Arrive-t-il que l'on sache avoir pensé  
comme on sait avoir rêvé  
– beaucoup et sans détails ?

Arrive-t-il que l'on se sache  
en train de penser  
comme il arrive que l'on se sait  
en train de rêver

sans pouvoir sur ce qui se déroule ?

(Deux questions qui suggèrent que oui ?)

Le bien-parler demande les mots  
que parler mal supprime sans perte.  
Enclin à moins, adios premier.

*Dernier printemps.*

Que pourrait donc signifier mieux-écouter-le-chant-des-oiseaux ?

Le fait de savoir voir ou entendre telle chose pour la dernière fois  
affûte-t-il vraiment la perception, peut-il vraiment changer  
la représentation que l'on en a ?

Que le vu/entendu soit humain ou non humain, cela a-t-il de l'importance  
en l'affaire ?

(Il y a beaucoup de choses que l'on sait voir/entendre pour la dernière fois.  
Ce sont pour la plupart des choses que l'on voit/entend pour la première  
fois. S'impose donc de prendre en compte la familiarité de la chose, le goût,  
l'affinité ou l'affection que l'on a pour elle. Le chant des oiseaux ou le grésil-  
lement des grillons.

Enclin à penser que s'agissant de cette chose *spéciale* il n'y a, à savoir que c'est  
la dernière fois qu'on la voit/entend, ni *mieux* voir ni *mieux* entendre  
à attendre – comme s'il y avait déjà eu une *dernière fois*, une suite de  
dernières fois...)

Le champ qui n'a pas été fané encore

le reverrai-je l'année prochaine comme il est là ?

Si j'en doute, toutefois mon regard sur lui ne me révèle pas une particularité  
sienna qui m'aurait jusqu'alors été cachée.

(Ce n'est pas comme la table qui branle ce soir : le cas me révèle  
la profondeur de mon attachement à la stabilité d'un plan.)

Rêvée dans ma future grille-monde : sourde

et lumineuse au point qu'on ne se sache à l'intérieur.

(En six lettres.)

De même que les défauts de mon système auditif me font accepter ceux du  
format MP3 bien que ceux-là ne correspondent pas exactement aux premiers  
et se fassent reconnaître comme tels, de même...

[...] une manière de paradoxe qui m'évoque la bougie de décora-  
tion vous en avez tous vu et peut-être même en possédez-vous une  
qu'on vous aura offerte ou que vous aurez acquise les miennes l'ont été  
aux puces et sur des vide-greniers et que vous aurez rangée dans une  
armoire ou placée sur une étagère ou l'élément feu expliquant  
la proximité un marbre de cheminée intacte ou  
partiellement consumée

en cire et munie d'une mèche c'est bien d'une bougie qu'il  
s'agit mais quelque chose d'emblée la distingue de la vulgaire bougie de  
ménage pas sa hauteur ce n'est pas un cierge d'église mais son  
diamètre toujours important et bien sûr les motifs en bas-relief  
qui ornent le cylindre des motifs que l'on croit sculptés dans la masse  
mais s'il existe peut-être des modèles unitaires obtenus par soustraction de  
matière dans un bloc à l'examen une couche de cire superficielle a été  
rapportée sur la bougie proprement dite couche que l'on dirait enroulée  
sur son corps (son âme aussi bien) mais plus vraisemblablement  
car s'il y a ligne de soudure elle est invisible manchon préalablement  
obtenu par moulage dans lequel on aura coulé le cœur et cette peau  
ouvragée qui distingue la bougie de décoration le plus souvent  
colorée ocre jaune rouge la combustion du cœur ne l'affecte  
pas car la mèche de la bougie de décoration n'est pas adaptée au diamètre  
de la bougie de décoration il faut qu'elle soit sous-dimensionnée  
de sorte que la flamme ne fasse fondre que la cire au plus près et de  
préférence en totalité et s'enfonce dans la bougie la couche périphé-  
rique sera peut-être ramollie par la chaleur mais indemne  
ainsi cette inadaptation même de la mèche l'adapte à la mutation de son  
usage lequel usage n'est pas de produire de la lumière  
ou si mais pas le plus de lumière possible

ce qui pourrait être la première raison qui vient pour expliquer sa taille  
(il faudrait toutefois vérifier qu'il y a bien une corrélation fonctionnelle  
taille-de-la-mèche/diamètre-de-la-bougie/luminosité)

mais un type spécial de lumière mettant en valeur les motifs en  
bas-relief car la flamme s'enfonçant dans la bougie est bientôt masquée  
par les bords et la lumière arrêtée sur eux plus fine est la cire  
matériau translucide plus la lumière est perceptible à travers elle  
et moins lumineuse elle est où plus épaisse  
au contraire du bas-relief éclairé de l'extérieur dont les parties

saillantes sont plus claires et les vallées plus sombres  
or par tradition la flamme de la chandelle apporte de la  
lumière sa fonction est d'éclairer elle éclaire et sans doute dans  
certain lieu de culte notamment elle s'éclaire éclairant et moi-  
même c'est pour la lumière qu'elle dispense que j'allume une bougie  
tel est le paradoxe de la bougie de  
décoration elle n'est pas faite pour éclairer l'entour et si on  
l'allume notons ici qu'on ne la rallume pas au briquet après qu'on l'a  
soufflée à demi consumée car la mèche est trop enfoncée pour cela elle  
finira comme n'importe quelle autre bougie par s'user  
et alors adieu le motif

mais la bougie de décoration c'est un photophore  
elle n'a pas vocation à éclairer au-delà d'elle un point qui chatoie  
dans la nuit

Une « manière de paradoxe » [non renseignée] est dite faire penser à un objet dont la nature paradoxale s'avère à l'examen découler d'une mauvaise compréhension. Pour autant l'analogie ne mord pas la poussière : ce qui la fonde se déplace (n'est pas où on l'a crue d'abord) et il apparaît que le paradoxe auquel a fait penser le tout premier est plutôt le fait même d'avoir choisi un objet non-paradoxal pour l'illustrer.

Où une « manière de paradoxe » [non renseignée] dite d'abord avoir fait penser à un objet, se révèle, l'analyse de celui-là ayant conclu à sa nature non paradoxale, avoir plutôt fait penser au fait d'avoir pensé précisément à cet objet-là pour l'illustrer.

Où une « manière de paradoxe » fait penser, au-delà de l'objet d'abord évoqué, et une fois la nature non paradoxale de celui-là établie, à la manière de paradoxe de l'avoir utilisé pour une analogie.

(Tenté supra à-la-Antin. Peu satisfait.)

Ai tout récemment envoyé de mes dernières pages à une personne auprès de qui je me suis ouvert (entrouvert plutôt) de mes doutes sur le bon fonctionnement de ma tête. Elle va certainement se souvenir de mes paroles et me donner, plus qu'un avis, son sentiment. En vérité je l'escompte, mais j'appréhende qu'elle ne me retourne, plutôt qu'une confirmation accordée au mien, un « Remisez vos doutes Philippe »...  
Pourquoi je crains le rassurant ? Parce que la gentille réponse ne fermera en rien la question qui nourrit mes doutes justement :

Dire qu'une tête « fonctionne », ça veut dire quoi ?

*Dans quelle mesure ses productions peuvent-elles renseigner sur son état ? Sans doute peuvent-elles montrer qu'elle fonctionne, et plus particulièrement comment elle fonctionne, mais de là à conclure de la façon qu'est fondé ou infondé le ressenti au quotidien de la tête elle-même...*

*Les productions d'une tête ne sont pas un critère fiable pour apprécier son état de fonctionnement car elle aura pu peaufiner longtemps l'apparence d'intelligence.*

*Parmi les productions d'une tête trompeuses sur son état, l'écrit me semble le cas type, et singulièrement le type d'écrit que je produis.*

*L'intelligence sait mieux que la bêtise imiter l'intelligence mais elle ne s'accroît pas ainsi et montre même plutôt alors d'elle-même une forme diminuée tandis que la bêtise arrive à donner le change.*

*L'intelligence ne disparaît pas brutalement ; la méchante évolution est progressive et se perçoit mal du fait qu'elle parvient longtemps à s'imiter (soit à abuser).*

*L'intelligence ne fait peut-être toujours qu'imiter l'intelligence. (Très bernhardien l'intelligence-comme-imitation-de-l'intelligence : elle endosse les traits que l'on tient pour siens.)*

Certes gêné parfois qu'il n'y ait pas d'ordre autre que chronologique entre deux phrases que j'ai formées. Préférerais qu'au passage de l'une à l'autre ait présidé un ordre logique, qu'il y ait eu progression plutôt que juxtaposition. Cependant m'astreindre à réorganiser serait recommencer – et je n'ai pas toujours, s'agissant de cogitations quasi inadressées, envie de ça. J'ai un mot pour désigner ces amas peu ou pas composés, alors va pour *Vrac* pour les phrases *supra* et *infra* en caractère italique.

*La lenteur d'esprit est-elle l'apanage du simplet ?  
À quelle profondeur atteint un esprit lent ?  
Y a-t-il un rapport entre lenteur d'esprit et profondeur d'esprit ?  
Y a-t-il certaines pensées que l'on n'atteint que lentement ?  
L'esprit vif est-il nécessairement superficiel ?  
De quelle matière est la pensée ; est-ce dans son épaisseur que l'on pense lentement, sur sa surface que l'on va vite ?  
Y a-t-il des objets de pensée plus épais que d'autres au point que penser vers eux/en eux serait nécessairement plus lent ?  
Y a-t-il des objets solides en ce sens, dans lesquels ou vers lesquels on ne progresse pas ? Est-ce que ce sont encore des objets de pensée ?*

*En lui vers lui*  
caractérise la relation  
entre penser et son objet.

Il n'y a rien comme commencer-sans-achever pour éloigner la fin.

Toujours s'assurer de la prémice avant de se lancer.  
Penser quelque chose qui n'a pas besoin de l'être est déjà bien assez.

Je m'achète parfois pour le déjeuner au bureau  
pour moins de deux euros une barquette de taboulé oriental  
de la marque Bonduelle, plat dont j'apprécie le goût.  
Mais voilà qu'hier au petit Casino du coin derrière la vitre du frigo

*Quoi ? – L'Intelligence.*

Pour mériter le grand I, non pas une forme modifiée empêchant  
l'empilement, pire : en place du couvercle qui permettrait de réutiliser  
et réutiliser la boîte, un film plastique souple scellant l'ouverture,  
où ce poème merveilleux de vertu s'adresse en vert sombre à l'acheteur :

*Ôtons  
LES COUVERCLES  
Le BON Choix  
POUR LA  
PLANÈTE*

Une suite à droite en plus petit :

*Bonduelle  
S'ENGAGE pour une alimentation RESPONSABLE.  
Supprimer le couvercle de cette barquette  
c'est + respectueux  
et ça représente - 46% de plastique  
soit - 550 tonnes par an !*

Passée la surprise que le couvercle ait été si lourd, petit calcul :  
ce sont 645 tonnes de plastique qui partiront à la poubelle\*.

Ce qui infecte souvent le quotidien en société, assombrit par plaques l'espace de l'inter-relation, ce n'est pas un simple problème de vitesses différentes des uns et des autres, comme s'il y avait de la lenteur d'un côté seulement, mais un problème de vitesse irrégulière des deux côtés, des accélérations et des ralentissements désaccordés.

(L'espace intérieur connaît aussi la *différence de rythme* entre le corps et le système pensant.)

Dire c'est toujours approximer, et l'approximation est infiniment frustrante. Peut-être qu'il n'y a *réellement* rien et que dire crée l'approximé comme l'unique réalité (un point simple, un double, un d'interrogation, un d'exclamation... – certaine hypothèse révoque toute forme de ponctuation

D'abord le pouce en haut  
puis *pollice verso*, secoué plus fort –  
mais le zéro qu'on forme avec pouce et index eut mieux valu,  
et l'œil visant l'autre collé à lui afin de lui signifier à cet autre  
qu'il est *entièrement perçu à travers le signe*.  
(Être un zéro, pas reluisant.  
Serais vous, Monsieur-le-Contrôleur, battrais ma femme ce soir en rentrant  
pour bien finir la journée.)\*

Le papier parfois pour remplacer le surin.  
Solution insatisfaisante car n'est pas neutralisée la capacité de nuire.  
Simple nettoyage intérieur.

Mais qu'est-ce donc ça, cette affaire d'avoir *toute* la musique à dispos ?  
Et je te saute de Coltrane à Guiot de Dijon... Qu'est-ce donc ça, cette  
possibilité de basculer d'un monde dans un autre en appuyant sur des  
boutons (heureusement plus d'un) ? J'en profite certes, mais au-delà de la  
jouissance cette satisfaction intime *à la demande* a quelque chose de  
répugnant (: *du-choix-dans-la-mangeoire*).

(Je ne parle même pas des plateformes de *streaming* – tout était accompli avec les vinyles et  
CDs – et déjà le rouleau de cire.)

1/2 ZAP BOOK, depuis un moment *Jus de pierre* s'écrit sur toi ; il est temps  
de faire valoir tes droits, même diminué de la moitié brûlée de tes pages.  
*Jdp* était un titre trop beau pour sa matière. Plus modeste tu assumeras  
mieux le tâtonnement brut, sans renoncer toutefois au souci de la forme  
quand il sert l'objet. Alors l'outre de questions percée que je suis devenu sera  
un temps colmatée.

\* Colère passée, réclamation (dossier 01461296). *Corps 10* : – « Euh... de quoi s'agit-il ? »  
Août : la SNCF me prévient du remboursement prochain des 50 euros extorqués...

Quelle impudence de dire que l'on s'affronte au sens de – *tout*.  
C'est à mon corps défendant que je quitte le relatif où brille.

Ce *Jaunpuri* de Michaël Harrison que j'écoute tandis que j'écris ces lignes  
n'est-il pas admirable au point que la question de son sens ne se pose pas ?

Dans le relatif, tout s'enchaîne, s'imbrique, se comprend.  
Le meilleur et le pire appartiennent au relatif, s'expriment dans le relatif –  
mais j'ai un *accès d'absolu*, et il n'a pas le visage de quelque bienveillant dieu.

Même le parfait, la plus confondante beauté ne peuvent pas faire passer le  
goût amer du non-relatif.

Comment, avec quelle phrase attraper ce sentiment (ou cette sensation : n'ai  
jamais vraiment su distinguer, et me l'apprendrait-on maintenant le pli hélas  
est irrécupérablement marqué\*) ?

La question du sens ne se tranche pas simplement en *y-en-a* ou *y-en-a-pas*.  
La question du sens n'est pas que les choses en aient ou n'en aient pas.  
La question du sens n'est pas fermée avec *avoir*.  
*Être* pointe son nez, sous la forme *être-le-sens-de*.  
(De X qui en aura un ainsi, ou non.)

*Des choses sont le sens d'autres qui n'en ont pas pour autant un*  
– c'est une piste.  
Ce distinguo déjà :  
*être-le-sens-de-quelque chose / avoir-du-sens-pour-quelqu'un*.  
Avec *avoir-du-sens-pour*, on est dans le relatif ;  
*être-le-sens-de* me paraît s'en éloigner  
mais ma capacité d'abstraction cogne contre sa limite.

La cheminée au fond de la pièce, l'ombre où elle baigne est-elle le sens de  
lumière ?

\* Pour m'aider à y voir clair, page 183 de *Critique du jugement* (Pascal Quignard) :  
« Avant le sentir au sens sublime de sentiment, il y a le sentir au sens primaire de sensation. »

ALTER

Quelle impudence de dire que l'on s'affronte au sens de – *tout*.  
Quitter le relatif où tout *en a* (ou en avoir ou pas est la règle),  
c'est pourtant bien ce qui m'arrive, à mon corps défendant ;  
j'ai un *accès d'absolu*, et il n'a pas le visage de quelque bienveillant dieu.

Même le parfait, la plus confondante beauté  
– ce *Jaunpuri* de Michaël Harrison que je suis en train d'écouter –  
ne parvient pas à faire passer le goût amer du non-relatif.

(Dans le relatif, tout s'enchaîne, s'imbrique, se comprend.  
Le meilleur et le pire appartiennent au relatif, s'expriment en lui.)

Absolument pensant, la question du sens ne se résout plus simplement en  
*il-y-en-a* ou *il-n'y-en-a-pas*.  
Absolument pensant, la question du sens n'est pas de savoir si les choses en  
ont ou n'en ont pas.  
Absolument pensant, la question du sens n'est pas fermée avec *avoir*.

*Des choses sont le sens d'autres qui n'en ont pas pour autant un*  
– c'est une piste.  
Oui, ce distinguo déjà : être le sens de / avoir du sens pour.  
Avec avoir-du-sens-pour, on est dans le relatif ;  
tandis qu'être-le-sens-de me paraît s'en éloigner  
– mais ma capacité d'abstraction cogne là contre sa limite.

La cheminée au fond de la pièce, l'ombre où elle baigne est-elle  
le sens de lumière ?

Toute chose que l'on comprend n'est-elle pas du même coup mineure ?  
N'est-ce pas diminuer que comprendre ?  
Le prix du plaisir que l'on prend à la comprendre n'est-il pas la  
compréhension que la chose ne nous dépasse pas ?

Placerais-je l'incompréhensible au-dessus de tout ?  
Oui, mais l'incompréhensible *par quiconque*.  
(Que je ne la comprenne pas n'est pas la garantie que la chose dépasse toute  
capacité de comprendre, que mon incompris est bien incompréhensible...)

Les runes gravés sous l'écorce seraient de l'incompréhensible sensible  
si elles n'étaient pas comprises comme n'étant pas des runes.

Ne sais plus tirer *profit de* ou trouver *matière dans*.  
La colère refuse d'être mise à refroidir au cahier.  
Telle notion riche croisée dans un livre (ainsi la *phalatrishna vairagya*,  
le « renoncement [saint ou héroïque] au fruit de ses actions », en page 89 de  
*Fragmentarium* de Mircea Eliade) trouve, on le constate, à le rejoindre par la  
bande uniquement et sans développement.  
Mais si je ne sais plus X, ce n'est pas seulement pour écrire : c'est pour *vivre* –  
l'incapacité élargie n'épargne pas l'écriture : ne sais plus tirer profit d'elle ou y  
trouver matière pour être vivant.

Il fut un temps où RE sur mon brouillon était suivi  
(d'un *revenir*, *revoir*, *reformuler*...)  
Je le pose encore mais il n'a plus d'effet ou peu s'en faut.  
Incapable de mener à bout du premier coup,  
à supposer qu'il y en ait un, au deuxième je le reste.

### I

Ce n'est pas la connotation soviétique de SMIG qui explique qu'on soit passé à SMIC ; "garanti", c'était du temps d'avant la croissance.  
(Je compte parmi ceux qui prononce encore *SMIC* comme *zinc*.)

### II

Prononcez *SMIC* comme *zinc*  
vous serez ringard, accroché au temps du « salaire minimum garanti ».

### III

On prononce "zing" ce qui s'écrit *zinc*  
mais pas "smig" ce qui s'écrit *SMIC*  
pas tant parce que la terminaison serait trop connotée "soviétique"  
que parce que croissance et salaire garanti s'accordent mal.

### IV

J'entends "smic". Erreur de prononciation ?  
Non pas : « de croissance » a remplacé « garanti » bel et bien, le suffixe sonnait sans doute trop soviétique.

Différence :

là de *zinc* à "zing"

ici de *smig* à *smic*.

On prononce *Meyzenc* "mézin"

– la montagne est la même.

On prononce *zinc* "zing"

– le métal est le même.

On entend "smic" en temps de croissance

– le salaire minimum n'est pas le même.

*Agressive* prêterait trop d'intention

mais que sait-on vraiment des vengeances entre les règnes

(si c'est encore, *règne*, un terme qu'on utilise)

alors *exubérante*

même si le mot ne dit pas l'excès.

Voyez cette ronce en travers, absente il y a une semaine.

Voyez ce genêt de 20 cm et déjà une racine de diamètre 1.

On invoquera pluies abondantes, soleil masqué – mais la framboise grasse et l'« année de la mûre » sont les gentils pendants des inondations, canicules, craquements de banquise, forêts en feu...

Sheila Dar *dans le poste*.

Où est-elle que fait-elle ?

Ai bien peur que le loup

ait plus de voix qu'elle...

Partie avec le seau

mais le rouge est-il encore distinct du vert

à 21h37 ce 26 juillet ?

Ah, la voilà dans le gris au bout du pré !

De là-bas « Dar un moustique » !

(Quand même : 150g en 10 minutes !)

(Est-ce cela le *monde*, le *réel*

que d'aucuns regrettent de ne voir plus souvent dans mes lignes contrebalancer ?)

La question du sens se pose quand ne s'impose pas son évidence (ce qui est la plupart du temps le cas). C'est le peu de sens apparent voire son absence qui pose la question du sens, soit un défaut dans le relatif où tout en a ou pas, où tout est régi, s'agissant du sens, par l'avoir et ses diverses modulations. Par ce défaut dans le relatif se glisse l'absolu sous la forme de la question du sens.

C'est comme un *comme* que l'on comprend ce que l'on comprend.

La question du sens se pose absolument quand *avoir* ne fonctionne plus : qu'il y en ait ou pas ne fait aucune différence.

Une assertion non-interrogative n'est qu'une question dont la grammaire n'a pas été respectée.

L'absolu obombre le champ du relatif  
mais il arrive aussi que le relatif soit parfaitement éclairée, que ses reliefs soient écrasés par la lumière « absolue ».

Le relatif est une zone sombre et chaude animée de mouvements.

La grammaire y joue. L'absolu est, en comparaison, clair et froid.

Considérer les choses à la lumière de l'absolu n'est pas un choix qu'on fait ; ce serait rester dans le relatif tandis l'on en est en quelque sorte exclus.

Sous cette lumière, il est indifférent que les choses soient telles ou telles ; l'être des choses s'impose sur leur apparence.

Heureusement que j'avais *Forme et objet* de Tristan Garcia, ouvert pour m'aider, car j'étais bien parti pour métaphysiquer de traviole, sans méthode, sans patience, sans la cervelle surtout qu'il faut pour ça. (Aller encore confondre *signification* et *sens* !)

De mon côté pas brillant, mais côté mère, en tout cas ce 2 au soir, ça sent fort *la fin des haricots*. Un caoutchouc bloque-porte usé ou mal enfoncé aurait servi de déclencheur...

Songer à faire évacuer le cyprès ? Ne plus s'interdire d'aller, du placard où déjà relégués, virer les 50 cm d'*Hommes de bonne volonté* de R. Rolland... (Le premier tri avant l'affaire fémur-brisé l'aurait-il préparée... ? Dans le même ordre d'idée : le « livre d'images » élaboré pour ses 90 a-t-il réellement une coloration nécrologique ?)

Quand on lui demande s'il écrit, la question paraît se perdre dans un complexe circuit de tuyaux et l'on ne sait pas, pendant tout ce temps où il reste silencieux, s'il ne faudrait pas répéter, relancer.

Finalement il s'avère qu'elle a bien été reçue – monsieur un-peu-dur-de-la-feuille (sera donc passée entre acouphènes et catarrhes) –, et il convient alors de se représenter que c'est la réponse qui s'est attardée dans un réseau de filtres ; il ne pouvait dire oui, mais il ne pouvait dire non pas davantage, et ce « très peu » qui a fini par sortir ne rend pas compte de cette réalité : qu'il ne pense plus, ne sait plus penser la différence à l'aune de la quantité de pages.

S'agissant de lui, l'arrêt presque complet de l'écriture n'a pas la signification qu'elle a pour celui pour qui écrire n'a pas la même signification que pour lui. Cette boucle logique devrait s'ouvrir à préciser en quoi celle-ci et celle-là diffèrent, mais on ne peut le savoir pour lui, et si on lui demande, il ne sait dire que ça, qu'*il y a une différence*, que s'il arrête d'écrire ce n'est pas comme un autre le fait, pas plus qu'il n'écrit comme un autre ou ce qu'un autre écrit

(en marge : « La signification de l'écriture est dite par ce qui est produit »),

que s'il arrête d'écrire il *devient un autre*

(en marge : « Pour cette raison vraisemblablement qu'une part de mon identité est associée à ce fait que j'écris, que je suis *dans cette distance* »).

(Que tout autre qui écrit comme lui le fasse pour être lui-même ne lui paraît pas chose en partage.)

Je me souviens (« il me souvient » plutôt car il fallut qu'à l'oubli en moi cela fut rappelé par l'écrivain, soit le cahier) avoir pensé dans l'après-midi ou hier, passant à l'endroit où je "filmai" il y a plus de 5 ans la vidéo *Au Bal* :  
« Maintenant plus de texte de présentation ou ayant trait à la réception. »

Charlemagne et Rhys\* pour rafistoler mon unité.  
Monsieur Brendel, vous si précis dans l'analyse des trois dernières sonates de Schubert, à sentir à une note près, entre l'esquisse et la version finalement retenue de la *Sonate en La majeur*, ce qui a été perdu ou censuré comme "trop" – trop intime ou trop grave (mais cette note, pourriez-vous la préciser à une oreille ordinaire ?) –, Monsieur Brendel, un commentaire sur ce que *j'entends* ?

[...] c'est peut-être qu'au-delà de la chose entendue importent les conditions de l'écoute, et que faute d'idéales tout part dans le monde plat où tout s'équivaut, tout est rejeté de l'*objectif* au *formel* où toute chose a le sens premier et pauvre d'être *comprise dans le monde*.

Regardant toutes choses comme n'ayant pas de sens à avoir ou ne pas avoir. Cette conscience accrue de la relativité du relatif, je l'appelle accès d'absolu.

Ambivalence : *j'arrête d'écrire* parce que la signification m'intéresse moins que le concept d'un monde comprenant tout également ou *je suis amené à cesser* vaincu par sa puissance...

Voir net, j'y étais habitué depuis mes premières lunettes, et *j'aimais ça*

bien au-delà de la possibilité offerte de débusquer le flou ou de le choisir en quittant mes verres.

J'en parle au passé comme à l'avenir je continuerai à le faire car s'agissant de mon œil droit la netteté est d'ores et déjà perdue – et c'est un renoncement d'autant plus difficile qu'il s'accompagne d'une sensibilité modifiée épaississant l'ombre et me faisant porter au front, face au noir une lampe, quand tape le soleil ma main en visière.

Mon actuel tourment est moins d'ignorer sa cause que de ne pas pouvoir dire précisément en quoi consiste la différence perçue.  
(Pour qu'un éventuel 3<sup>e</sup> œil ne me voit pas là bloquer sur l'ophtalmique perte, précise ici que je parle de ma relation au monde.)

Lentement "récupère" le lézard sorti du bachat métallique où il flottait le ventre pâle en l'air.  
Sur la table au soleil où je l'ai déposé afin que s'évapore l'eau intérieure peut-être.

.....  
Un Ploc monte du sol – c'est gagné !  
Drôle de sauveur pourtant : la grande bassine aux bords glissants où d'autres avant lui sont tombés, ce piège n'est-ce pas moi qui l'ai placé sous la gouttière ?

Rien pour m'emmener dans un lieu inhabituel de mon cerveau  
(sans parler de ces « régions de stupeur » en soi dont parle Rilke en 1914).

\* Bien autre chose que le Générateur d'Aérosols Manosoniques ou l'IRM du nerf auditif.

Ce matin du 27 août 21, alors que j'étais à repeindre les volets ma pensée vagabondait mais de coin mauvais en coin mauvais elle allait, et tout comme je ne laissais pas mon pinceau s'arrêter sur une latte je ne cessais de la déloger — jusqu'à ce qu'elle se pose sur Jean-Luc Nancy, mort trois jours plus tôt, et que cette fois je la laisse librement associer\*, pour finalement atteindre cette idée : qu'à rebours de ce que j'ai un jour de janvier 20 confié à Florence Trocmé être mon ambition, ma seule ambition dans les Lettres, « être cité, apparaître en note », je suis toujours, la chose se produisant, insatisfait de me lire, réaction narcissique assez naturelle... Vert mousse, les volets.

En août de l'année 21, retour des talibans au pouvoir en Afghanistan. Tout « déchaînement sincère de joie » au niveau collectif (parlerait-on à l'échelle individuelle de « déchaînement » ?) est suspect. L'histoire – l'Anschluss par exemple – nous rappelle qu'on l'a vu accompagner le pire. (Elle nous rappelle aussi des issues moins funestes il est vrai.)

Ballant réduit du bras droit quand je marche. Me demande s'il n'est pas associé à une réduction de l'amplitude de mon pas d'un côté ou de l'autre. Trouver 3 mètres de sable ratissé et mesurer.

(Devoir répéter, c'est encore pire quand c'est un truc sans intérêt qu'on a dit.)

\* Rapide passage de la figure du penseur – que je n'ai jamais rencontré et n'ai guère lu depuis cette lumière que me fut *L'absolu littéraire* – à la courte relation qui fut la nôtre : un échange d'e-mails, une phrase de *Tas II* dans un de ses livres\*\*, puis aussi vite du souvenir de cette citation, qui m'avait fait très plaisir, aux lignes d'André Bernold, par le truchement duquel j'ai appris sa disparition, que donne Nancy à la toute fin de ce qui aura été sans doute son dernier article\*\*\*.

\*\* *Demande. Littérature et philosophie* (Paris, Galilée, 2015). Chapitre publié initialement comme article (« ... devrait être une roman... ») dans la revue *Contemporary French and Francophone Studies* en 2012. Une version en portugais circule sur le Net, voir la capture d'écran sur la page Accidents de mon site.

\*\*\* À paraître en octobre 21 dans la revue *Lignes*.

La nature de celles de 21 m'amène à reconsidérer le statut de mes notations. À l'encontre de ma pratique jusqu'aujourd'hui, ne devrais-je pas les cantonner à un usage strictement privé ?

Sont-ils, rêve éveillé et pensée, avant l'expression verbale, orale ou écrite, distincts ?

« Vous parlez la nov-langue. Vous êtes hors-sol. »  
(Tel qu'entendu)

Dans la piétonne Montée de la Grande-Côte que je remonte, un aveugle là-bas qui descend très vite en balayant largement l'espace devant lui avec sa longue canne blanche. Lorsque nous sommes à la même hauteur, le bout de celle-ci s'accroche à la sangle du sac au bout de ma main.

Il se retourne subitement, et pendant que je bafouille une excuse m'assène au visage un grand coup de canne. Je m'effondre, l'œil droit en sang. Nous sommes l'après-midi du 20 mai 2014. Vient de me frapper sans raison devant témoins et caméra de rue un type dont j'apprendrai plus tard qu'il s'appelle Gras, qu'il est ceinture noire de taekwondo ou de karaté "spécialité bâton", qu'il est connu pour être violent dans ses propos et gestes\* et n'est pas, pour divers excès, ignoré des services de police.

Un matin, trois ans plus tard, tous les panneaux routiers me paraissent avoir été cognés avec une barre de fer sur leurs bords verticaux.

\* Patrick Reinier, boucher de la rue des Pierres-Plantées, me confiera qu'il le voyait arriver avec frayer : si violemment il entra dans sa boutique que la lourde porte aurait pu écraser tout marmot ou pépé placé derrière. Je l'ai moi-même rencontré, Gras, dans cette boucherie, accompagné (comme il devait l'être « par décision de justice » comme le patron des lieux me l'a dit – mais c'était avant mon affaire, et quand je l'ai par malheur croisé il était seul), les yeux cachés par des lunettes de soleil miroir vert-bleu. Était-il vraiment aveugle ou malvoyant seulement ? Quoi qu'il en soit très vélocité il était, et son geste à mon encontre a été extrêmement précis, qu'il ait été guidé par la vue ou par ma voix. Bien qu'injuste, il est vraisemblable que la décision du procureur d'abandonner les poursuites tint compte du présumé handicap. En outre, si sa canne était longue il est envisageable que son bras l'était aussi.

(Amené à fourrer le nez dans mon « dossier santé », je suis retombé sur le compte-rendu du docteur du service des urgences où j'avais atterri, papier où il m'informait d'un « risque futur [...] de décollement de la rétine post-traumatique ». Les choses n'ont pas pris exactement ce tour-là, mais je ne peux pas ne pas faire un lien. L'arrosé arroseur – une goutte m'a touché.)

J'ai pensé à faire acte d'apostasie

(du grec ancien *apostasis*, « se tenir loin de »).

La fastidieuse procédure à suivre m'y faisant renoncer

(où et quand la « communion », venue tard pour me laisser faux choix, pensez comme je m'en souviens !!)

je me débaptise donc moi-même ici officiellement.

(La distanciation date du jour même.)

Il est vain ou idiot de penser que peut-être *Cimex lectularius* va se lasser de mon goût. C'est encore une fois prêter un comportement humain à l'autre qu'homme. Cette fois *se lasser de*, d'autres fois *épargner*, *ignorer*, etc.

Alors que nous écoutions concentrés et émus *For Harry Carney* dans la somptueuse version de Mingus (dans *Changes Two*, Atlantic, 1975), G. s'est mise à siffler le solo de George Adams, c'est-à-dire les notes exactes et en même temps exactement qu'elles sortaient du ténor. Simultanéité dans la beauté – j'ai fondu en larmes sur mon yaourt\*, et l'ai fini hoquetant, joie et honte d'être nerveusement si fragile tressées.

\* Il n'y était évidemment pour rien, bien qu'il fût le meilleur du monde\*\*.

\*\* Aux yeux de qui fait lui-même ses yaourts, ceux-là sont les « meilleurs du monde ». G. fabrique les siens avec le cru de la ferme Murand, lait « momien » paraît-il. Un ami voisin utilise pour les siens – qu'il sucre : quelle hérésie pour qui comme moi mange les siens à la fourchette !! – celui de la mamelle de la dernière vache de Saint-Agrève *intramuros*. Il le dit le plus crémeux qui soit – mais sachant que la pauvre bête ne quitte pas de l'année entière sa sombre étable, il y a lieu d'être circonspect.

Les pots de nos yaourts sont en céramique et de forme hexagonale ; la vieille yaourtière en bakélite en compte sept. Sur chacun est tendu avant la mise au frais un film plastique sur la surface intérieure duquel la condensation accroche une formidable multitude de micro-gouttelettes, réseau arachnéen qu'il faut se résoudre à détruire pour se délecter.

Il n'est pas invraisemblable que deux e-mails de 15 m'aient préparé à être marqué en 19 par les impressions de Cioran à la lecture de Blanchot. La possibilité que logés dans ma cervelle ils y aient été actifs en catimini, c'est toutefois maintenant seulement qu'elle m'apparaît, dessillement opéré par une coïncidence à deux temps et le mouvement vers mes archives qu'elle a induit : mort en août de Jean-Luc Nancy / présence inattendue dans ma boîte aux lettres du dernier livre de Claude Royet-Journoud, *L'usage et les attributs du cœur*.

Comme c'est maintenant, plutôt que d'aller dans *Sic 2* dans *Un tourbillon fade* augmenter d'une note une note (appelée après « Comme il se peut que je te place en lui, ou que tu éprouves du moins, à me lire, y être pris »), je colle ici les mots retrouvés et les deux citations de Cioran que je commentais, ici raccourcies.

« On suit, on précède. On reste à bord, si je puis dire.

La pensée se renverse puis se remet à flot. »

De C. R.-J., le 31 août

« [...] grand plaisir dirais-je même quoique parfois, bien sûr, c'est prévu, ça lasse – et puis ça repart. »

De J.-L. N., le 6 décembre

« À partir d'un certain moment on perd pied, puis on coule sans aucune sensation de vertige, sans non plus l'effroi de l'abîme, puisqu'il ne s'agit que d'un moment inintelligible du texte, où l'on tourne en rond comme dans un tourbillon fade ; – puis on remonte à la surface, on nage, on comprend de nouveau ; après un certain temps, assez bref, on se noie derechef, et ainsi de suite. »

*Cahiers*

« Au début, on comprend, puis on tourne en rond, ensuite on est pris dans un tourbillon fade, sans effroi, et on se dit qu'on va couler, et on coule effectivement. Ce n'est pourtant pas une véritable noyade — ce serait trop beau ! On remonte à la surface, on respire, on comprend de nouveau, on est surpris de voir qu'il a l'air de dire quelque chose et de comprendre ce qu'il dit, puis on tourne de nouveau en rond, et on coule derechef... »

*De l'inconvénient d'être né*

Frappé par le débit rapide des voix radio-diffusées<sup>A</sup>. *Comme je serais plus lent* me dis-je<sup>B</sup> – puis très vite : *Qu'ont-ils donc qui les presse ?*

Beaucoup, à s'empêcher dix mots sur vingt, ne diraient pas moins...

(Mais quand à la profondeur s'allie la vitesse, quand l'indispensable pesée, la nuance, ne sont pas chassés par elle : non plus frappé : transporté. C'est un bonheur qui arrive.)

A. Toujours appréciable quelqu'un qui maîtrise son sujet, mais un bémol : j'entends une victime quand la spécialité prend toute la bouche.

« *Tourne donc alors la molette !* » dis-tu. Je te réponds par le plus court des palindromes. Si je n'ai jamais autant écouté la radio que depuis le début du Confinement, partout où j'allume un tuner il n'y a que deux fréquences, et encore souvent mon goût vite les brouille jusqu'à éteindre.

B. Ce n'est pourtant pas que la lenteur me caractérise spécialement.

J'ai toujours été considéré comme quelqu'un qui marche vite.

Quand on me le fait remarquer, je ne nie pas, éventuellement m'excuse mais ne ralentis pas car c'est « *pour l'équilibre\** ». Oui je marche vite, oui les gens me paraissent pour la plus grande part incroyablement lents – la sensation néanmoins ne me quitte pas de ne pas avancer.

Je ne crois pas par ailleurs être *dur de la comprenette*.

Personne ne m'a jamais dit « *Tu comprends vite* » – mais il est vrai que ne se présente guère la situation d'interlocution où cela pourrait se produire.

Il est néanmoins des choses que je comprends lentement, comme le fonctionnement de certains distributeurs, ou par quel angle de la housse de couette à l'envers il faut attraper la couette, ou certaine phrase entendue ou lue dont je cherche longtemps le sens avant de saisir qu'elle est d'une variété qui n'en recèle aucun, et qu'elle a été dite ou écrite l'"émetteur" le sachant.

En revanche, que du bec je sois lent je le conçois pleinement – et ne m'en plains pas.

Je suis plutôt de ceux qui pèsent les mots, les retournent, les raturent, de ceux que les mots parfois fuient. En outre, sachant que quel qu'il soit il aurait plutôt maintenant l'effet inverse, je ne recours pas à quelque breuvage alcoolisé avec l'espoir qu'il puisse *m'accélérer*.

Mais être dévoré par mon sujet au point de dévaler un monologue sans pause, l'occasion m'en a-t-elle jamais été donnée ? Peut-être n'était-ce pas elle exactement pour que sur les ondes (un doigt) ou devant auditoire (pas une main entière) je ne l'ai pas saisie... Plus sûrement ai-je œuvré à l'éloigner toujours, l'occasion, préférant à l'espace sonore celui, silencieux, du cahier, où rien n'est ni rapide ni lent (à moins que ?). Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, mon sujet, quel qu'il ait pu être, est une poche vide en moi.

\* Et après tout il est bien possible que ce soit aussi « pour l'équilibre » que l'on parle vite.

(Lent peut-être aussi à remplir les pages de ce Lutèce – mais personne ne le saurait si. (20 a fait 86 pages, de 19 les retenues furent 82, en 21 j'en suis à 54 en octobre... : c'est mon rythme de trentenaire deux fois...))

*Du pipi de chat*

voilà ce que je pense que c'est devenu (la preuve).

Certes quelques pierres passent  
mais la bête est plutôt à plaindre  
de façon paradoxale : ce ne sont pas elles  
qui lui font mal

c'est sa régression sur l'échelle du vivant  
et surtout que les grosses restent dedans.  
(Dehors celles-là, adieu la stupide image : même s'ils sont  
peu nombreux, un tas de cailloux\* n'est pas  
une petite flaque puante.)

*Il y a plus fluide et clair comme* me dit l'autre, et je lui donne  
raison  
mais ajoute en prime *néanmoins\*\**.

La concentration difficilement obtenue  
n'aime pas qu'on me la rompe.

Un défaut, lors de la maturation, d'intégration du monde  
pour que \*\*\* dépende à ce point de la performance des oreilles et des yeux ?

\* Ne l'a-t-on pas déjà croisé ? (Voir p. 8)

\*\* Je pose la métaphore, relève en elle, à partir d'elle, un élément qui sape sa pertinence, évoque par suite ce qui la lui ôterait toute – pour finalement affirmer que même partiellement contredite elle vaut encore.

\*\*\* Pas le monde, pas son existence – je ne sais préciser quoi.

Il est vraisemblablement préférable de ne pas s'arrêter sur une phrase ordinaire, soit de l'utiliser et c'est tout.

Rares à composer une phrase entière avec majuscule initiale et point final (sauf à se dire comme effet dans une narration), les mots *je me suis réveillé* forment la plupart du temps l'incipit d'une où quelque information décore l'inane fait brut (suivra ainsi *tôt*, ou *de mauvais poil*, ou *reposé*, etc.), mais cet après-midi d'un jour ordinaire où je me suis réveillé effectivement, et par bonheur encore une fois, c'est le cas phrase-entière-et-autonome qui m'intéresse : *Je me suis réveillé*.

Est-ce "moi" qui "me" réveille ? N'est-ce pas plutôt, quand aucune lumière, aucun bruit n'est là pour me tirer du sommeil, mon corps qui "se" réveille, de lui-même, les noyaux suprachiasmatiques faisant leur boulot ?

Je me suis réveillé, ce matin, comme tous les matins mais *comme tous les matins*, non : c'est bien ce matin "moi" qui "me" suis réveillé – en gueulant, fort, « FERMEZ-LA BORDEL ».

Du moins l'ai-je cru, que non.

Appelée par une situation où des gens parlaient au cinéma comme si aucun film n'était projeté, la formule était entière dans mon rêve... mais on m'a rapporté que je n'ai réellement crié que son dernier mot...

Ainsi, loin que ce soit mon propre éclat de voix qui m'ait remis en veille, il faudrait croire que je me suis éveillé plutôt entre le *fermez-la* rêvé et tu et le sonore *bordel*, sans y être pour rien donc dans mon réveil, oui comme tous les matins.

(Mais peut-on faire confiance à des oreilles situées à une pièce de là, ouvertes mais non dressées, engagées dans l'entente de ce qu'elles entendent, pas dans l'écoute ? N'y a-t-il pas eu dans ma voix passant du rêve à la réalité quelque crescendo un peu sourd en son début ? Peut-être *me suis-je* bel et bien *moi-même réveillé*...

Quoi qu'il en soit il est 21h39, j'attends la fin d'*Unfold* des Necks puis au pieux.)

– [...] ?

– *Oh nos liens se distendent. Je crois même que quand je serai mort, je l'aurai oublié.*

Lui :

– [...] *Quand même ! Toi, moi, sa mère, sa sœur, ses amis... Quel salaud !*

Elle (l'interface encore dysfonctionnelle : penser silencieux) :

– *Ah petit, qu'as-tu su de sa souffrance ? Tu as raison mais tu as tort aussi, tu as simultanément tort et raison. Il a souffert, non pas de n'être pas autre que celui qu'il était, mais d'être celui qu'il était.*

Lui :

– *Et il l'a écrit... Ne pouvait-il pas faire autre chose que ça, tenter...*

Elle :

– *Écrit ? Mais tu sais bien comme nous n'avons pas voulu lire...*

Un récent échange amical sur la superposition graphique et les lignes qui précèdent et dont je crains qu'elles puissent être mal comprises m'ont amené à réfléchir plus largement à la rature.

J'aurais bien tenté ça : sculpter, dans le noir d'un trait de rature, un texte explicitant de façon lisible (corps 10 minimum) les motifs de l'annulation qu'il effectue – mais l'essai factice que j'ai réalisé m'a appris des écueils majeurs.

1. Je serais contraint à ce paradoxe de devoir grossir le raturé pour respecter approximativement le rapport de proportion commun entre texte raturé et trait de rature (pour un raturant de corps 10, un raturé en capitales de corps 28 (= 3 ou 4 lettres raturantes pour une raturée)), ce qui serait logiquement contradictoire.
2. L'explicitation des motifs de l'annulation serait contrainte dans sa longueur par celle du raturé, sauf à tailler au contraire le raturé sur le patron du raturant en sorte que sa longueur n'excède pas ladite explicitation, ce qui serait logiquement contradictoire.
- 2 bis. « L'explicitation des motifs de l'annulation serait contrainte dans sa longueur par celle du raturé », soit trop étirée s'il est long, impossible s'il est court. Or quand je raye, la longueur du rayé ne peut être un critère, et si la raison de le supprimer est que l'objet fait la bonne taille, je touche à l'absurde. (Imaginons un texte-raturant disant cette idiotie : « ceci raturé car le texte raturant fait exactement la même longueur. »)
3. Je n'aurais guère de latitude pour accorder graphiquement raturé et raturant. (Pas question que le trait s'interrompe avant la fin du trait de rature, ou que ce dernier se poursuive au-delà du raturé).
4. La raison de raturer souvent peut être brièvement dite (plus courte que le raturé, lequel est pour sa part souvent long).

Abandon de l'idée.  
(En face des essais.)

UN TEXTE CAVIARDÉ,  
ASSEZ LONG POUR RATURE ET QU'ELLE Y SOIT EFFECTI-  
VEMENT LISIBLE, EN REVANCHE DEUX CONSÉQUENCES CONTRADICTOIRES ME PARAISSENT L'ÊTRE : 1. LA  
NÉCESSITÉ, AFIN DE GARANTIR LA LISIBILITÉ, SOIT POUR QUE LE CORPS NE SOIT PAS TROP PETIT ET RESPECTE  
APPROXIMATIVEMENT LE RAPPORT DE PROPORTION COMMUN ENTRE LETTRE ET TRAIT DE RATURE, GROSSIR  
LE TEXTE RATURÉ ; 2. L'OBLIGATION DE DÉTERMINER LE RATURÉ PAR LA LONGUEUR DU RATURANT, SOIT À  
PARTIR DE LA PHRASE ENTIÈRE CENSÉE EXPLICITER LE MOTIF DE LA SUPPRESSION.

(DEVOIR RÉPÉTER, C'EST EN-  
CORE PIRE QU'ON A  
DIT.)

REGARDANT TOUTES  
CHOSSES COMME N'AYANT  
PAS DE SENS À AVOIR OU  
NE PAS AVOIR. CETTE  
CONSCIENCE ACCRUE DE  
LA RELATIVITÉ DU RELATIF,  
JE L'APPELLE ACCÈS  
D'ABSOLU

Des capitales de 7 mm en première du *Monde* du 5/11/21 annoncent un « Goncourt drôle et cérébral ».

Je note en passant que l'écrivain et son livre sont concomitamment devenus la couronne, mais c'est ici *cérébral* qui m'a piqué, en tant que moi-même sans doute je le suis.

Certes, d'or ou de jujubier (*Ziziphus spina-christi*), la couronne est proche du cerveau – mais le simple cheveu l'est autant : il faut supposer que c'est d'une autre proximité que l'adjectif un peu désuet fait état.

Mais ne doit-on pas attendre de qui se mêle d'écrire que, conformément à ce que l'usage métaphorique du terme recouvre, il « accorde une place prépondérante aux activités de l'esprit, [vive] par la pensée, par l'imagination », que passible de l'emploi substantivé du mot, « un cérébral » il soit ?

Que nous dit-il alors ce mot ? Que notre homme fait preuve de « cérébralisme », soit d'« intellectualisme » exagéré ? Ou seulement que son livre ou lui dégage certaine froideur que *drôle* est ici censé compenser ? Si le froid avait été le bouton d'un reproche à écraser, on aurait plus avantageusement dû écrire « cérébral mais drôle », dans cet ordre. Cette dernière option me semble néanmoins la plus probable. Je n'en vois pas vraiment d'autre...

Un autre mot préférable ? L'attesté *cérébreux* désignant quelqu'un qui, comme on dirait aujourd'hui, « monte vite dans les tours »

(ni d'ivoire ni de cité n'est-il peut-être pas inutile de rappeler : ceux d'un moteur...), on ne peut compter sur lui comme substitut.

Pour avoir un synonyme, il faudrait encore que *cérébral* ait un antonyme. *Décérébré* (construit à partir de *cérébré* : « ayant un cerveau ») serait fort et infamant – même le pire des écrivains en a un. Qualifierait-on un écrivain d'*émotionnel*, de *sensoriel* ou encore, pour rejouer naïvement certaine opposition entre la tête et le cœur, de *cardiaque* ?

Ces remarques venues maintenant couchées, il est grandement temps de tourner la page.

Entre penser avec volonté et penser involontaire (penser spontané, se produisant tout seul) la différence est nette d'autant plus que ce second, proche du souvenir, vient contrecarrer le premier, *de l'ordre du rêve à son maximum*.  
(Hypothèse une fois encore, pour lancer le premier je ne sais mais empêcher le second sans doute.)

Lettre à William James sur les voies de la pensée spontanée ou :  
« Comment en suis-je venu à penser justement à ceci ? »

*Cher William James*

*Ayant lu en page 221 de l'édition française\* de votre The Briefer course de 1892 l'exemple personnel que vous donnez du « processus ordinaire de l'association des idées dans son déroulement spontané », je me permets, en guise d'hommage et pour vous distraire de ces racines de pissenlit qui sont votre ordinaire depuis 111 ans, de porter à votre connaissance l'analyse que j'ai moi-même tentée du chemin par lequel a surgi dans mon esprit, tout récemment, une « pensée » incongrue (un objet mental composite plutôt, nom/image plus que pensée à strictement parler), ou plus exactement ce chemin lui-même, multiple et heurté, la chaîne d'associations concomitantes par laquelle, plus que je n'en suis venu à penser ce que j'ai pensé, cette chose s'est retrouvée en moi, pour y fondre, puis revenir, à nouveau disparaître etc., soit plus exactement encore, car les causes ne peuvent guère être distinguées et organisées, les morceaux d'explication que j'ai pu trouver, tous fondés sur certaine ressemblance\*\*.*

*Je note que si « la genèse de ce qui a de la valeur et de ce qui n'en a pas dans notre pensée semble être la même », comme vous l'avez écrit, l'accès à celle-ci, qui seul m'intéresse ici, n'est pas compromis par l'absence totale d'intérêt du survenu.*

Votre

Ces jours, tandis que je délaçais ou relaçais mes chaussures, a surgi dans mon esprit *Stringer*, le nom d'un personnage de la série *The Wire* regardée les mêmes jours\*\*\*, intrusion parfaitement anodine mais ennuyeuse assez de par sa régularité pour que j'en cherche la raison.

Hier, en regardant de plus près les chaussures en question, je crois avoir trouvé par quelles voies simultanées l'association a pu se faire.

- Parce que le système de laçage commence singulièrement bas sur l'empeigne\*\*\*\*, il y a peu de place entre les premiers œillets (16 en tout bien qu'il ne s'agisse pas de chaussures montantes) et le bout. Même impression d'espace serré entre l'encolure du vêtement (tee-shirt, pull) que porte le personnage *Stringer* et l'implantation basse de ses cheveux sur la nuque (cou massif).

- *String* : chaîne, corde en anglais. Je parle mal cette langue mais le terme étant commun dans le champ musical il m'est connu.

- Tension du lacet entre les œillets / tension de la corde-*string* sur tel instrument à cordes. (La corde comme figure archétypale de la tension.)

- *Stringer*. Dans mon anglais rudimentaire je connais le suffixe *-er* qui fait l'adjectif comparatif. *String-er* : « plus corde que » si l'on peut dire, « plus tendu que ».

- Le personnage *Stringer* arbore souvent chaîne *bling-bling* autour du cou. En outre, la dite chaîne dessine sur la poitrine une courbe proche de celle que la semelle en caoutchouc dessine au bout de la chaussure.

- Mes chaussures sont d'un modèle où cette semelle de caoutchouc monte singulièrement haut sur le bout (« parre-pierres » ayant ce mérite aussi de protéger le cuir de l'humidité). Le rapport entre la couleur gris sombre de celle-ci et le gris clair du cuir m'évoque le rapport entre la partie chevelue du crâne de *Stringer* (cheveux noirs coupés très court) et les zones imberbes alentour (front, nuque).

- Vocabulaire *Stringer* m'évoque quelque chose de serré ; réciproquement chose serrée m'évoque *Stringer*.

\* Les Empêcheurs de tourner en rond / Seuil, 2003.

\*\* « Dans les objets composés, la ressemblance est une identité partielle. Deux phénomènes sont similaires dans la mesure où le même attribut apparaît chez chacun d'eux, même s'il constitue leur seule propriété commune. [...] En elle-même, la ressemblance entre les objets n'est pas une cause de leur association dans notre esprit. Elle n'est qu'un résultat – l'effet de l'agent causal ordinaire lorsqu'il fonctionne d'une certaine façon. [...] La ressemblance entre deux choses n'existe pas tant qu'elles ne sont pas réunies dans l'esprit. » W. James, *Précis de psychologie*, p. 227 et 235.

\*\*\* « Le caractère récent de l'expérience, sa "récence" est un facteur déterminant de la résurrection dans la pensée. » *Ibid.*, p. 223.

\*\*\*\* Bien que mes grand-père et oncle aient été chausseurs, pas foutu d'être sûr des termes que j'emploie. On m'excusera cette connaissance défaillante de l'anatomie de la chaussure palliée ici par quelque schéma trouvé sur la Toile.

- [...]

- J'ai parfois un peu mal ici-X ou là-Y.

- Ah Monsieur Grand, vous qui êtes d'habitude si précis...!

- Désolé mais précis, là précisément je le suis.

Pour approfondir – et ce faisant rester dans le sujet secondaire :

j'ai remarqué que tel médicament qui m'a été prescrit par le neurologue, s'il apporte bien une sorte de détente au niveau musculaire, a pour effet fâcheux de me déclencher une douleur dans la poitrine. Ayant lu dans la notice d'emploi dudit qu'il est déconseillé en cas de maladie pulmonaire, j'en suis arrivé à former l'hypothèse, qui m'a fait abandonner le traitement, que l'effet produit pointe peut-être un problème de ce côté-là...

- 3 gouttes/jour c'est très peu. Vous arrêtant trop vite vous vous êtes privé du plein effet. Suivez s'il vous plaît la prescription.

- Très bien. Et les bronches ?

- Vous prendrez ça pendant 3 mois.

Y aurait-il progrès de *a* à *b*, ou est-il plutôt dans le passage de *b* à *a* ?

Ma rêverie de demi-sommeil a abouti à cette structure mais tout le chemin s'est effacé. (Serais curieux de retrouver des vestiges de *a* et de *b* car elle me paraît logiquement suspecte.)

Confusion repérée après avoir écrit une phrase entière : *m'est* à la place de *mais*.  
Je n'en déduis pas que je suis de plus en plus auto-centré, pas davantage que  
je ne déduirais, l'inverse s'étant produit, avoir propension à marquer  
l'opposition partout et à tort.

Il est des accidents dont la totalité du sens tient dans leur occurrence ; leur  
en chercher quelque second masqué serait au contraire masquer cet unique.  
Exemple donc pour le neurologue, pas pour le psychologue.

Pas là-bas où s'annonce du sous zéro.

Ô être l'eau prise dans le circuit de cuivre !

Connaître mon état ! Savoir si j'en suis à menacer les soudures !

– Ô souffrir que cela ne soit !

Perché ne nie pas que plus haut le suis  
les mois, les semaines, les jours passant.

Mais qu'on s'entende : pas *chéper* ; il y a du malgré-moi mais rien  
d'autre pour le provoquer que les 10 cl de whisky du soir : je ne suis pas  
coincé là-haut, sais encore bouger dans mon arbre.

Presque choqué toutefois, quand remonté, que les autres restent à leur place,  
soient ce ou ceux qu'on a l'habitude qu'ils soient, perdurent dans leur être  
sans écart.

J'apprécie qu'on m'accompagne, mais si l'on peut me rejoindre sur ma  
branche, chacun dans son propre arbre de préférence, et traversant le vide  
des signes amicaux.

(Relis ces lignes et vois qu'il manque une cause.

Mettrai un point final à ce tas de 21 le 8/12, point d'ignorance reconduite  
ou de certitude acquise, soulagement pour me tourmenter.)\*

\* Non finalement, aurai attendu le 31. Point de chichi. « Soulagement pour me  
tourmenter » survenu (voir *infra*).

Parfois la justesse du mot juste n'engage pas seulement l'à-dire  
mais qui l'on est, ce que l'on a compris du monde et de soi en son sein.  
Aussi peut-on être amené à changer un mot des années après qu'il a été écrit.

Qu'une porte ou fenêtre soit ouverte, et se déplie dans mon esprit une sorte  
d'écran d'échelle 1 où se dessine le mouvement des invisibles flux d'air :  
diversement orientées et plus ou moins grasses, des flèches molles  
dont les couleurs varient, bleu ou rouge, du moins au plus.

Qu'y puis-je ?

*Pourquoi certains, bien qu'au fait de mon engagement de longue date dans cette  
<pratique>, ne me demandent jamais si j'écris ou ce que j'écris en ce moment ?*  
Cette interrogation s'est présentée tandis que je prenais mon petit-déjeuner,  
elle ne valait pas que je l'interrompe – j'aurais bu mon café froid à laisser  
venir et trier les raisons.

Plus tard celle-ci est venue : ils ont compris que ma réponse, si j'étais  
suffisamment <chaud>, dépasserait leur attente, peut-être alors révélerait  
le caractère insincère de l'attention.

Plus tard encore la bonne est arrivée : ils veulent me faire oublier moi-même  
que j'écris.

Il y a belle lurette, ici, qu'ajouter ne modifie plus : la touche est de vernis  
incolore sur le tableau achevé, accrue la précision infinitésimalement.  
Le noter donne-t-il à penser que j'en souffre ? J'ai *nullement* pour rassurer.  
Est-ce plutôt que je me trompe ? Je n'ai rien pour démentir :  
il y a belle lurette qu'ajouter modifie infinitésimalement, que le tableau est  
inachevable.

Quand tu écris le mot prends garde que le *a* ne reste dans ta plume car un fallacieux appariement en résulterait.  
Si je vais au *cahier* pour *y*, je persiste à croire mon faire de noble nature et sans odeur.

J'en étais arrivé à espérer qu'un CR d'examen de sombre pronostic me disculperait d'hypocondrie. On m'entendrait, on me croirait...  
Pas pour cette fois : « Absence de signe de dénerivation dopaminergique pré-synaptique. »  
On continuera donc à penser que je rêve ou simule, à tout le moins exagère mes maux – cela sans doute mieux dans l'absolu.  
(Il semble toutefois (voir le Net – et voilà la <cybercondrie> qui se profile) qu'un TEP-TDM A LA 18F-DOPA reste un outil d'imagerie assez limité.)

*N'aime pas du tout cette branche*  
me suis-je dis à l'instant en regardant le prunier qui masque un peu la vallée – et mon démon en a profité pour me rattraper : *Tronçonneuse*.  
Que la taille et la courbure de l'une de ses branches me déplaisent, tout comme la forme générale de sa couronne, et qu'en plus il obture (si peu que ce soit) la vue, ces arguments subjectifs m'autorisent-ils à le supprimer ?  
Il est chez moi, son destin est entre mes mains comme celui des genêts et des ronces... Seul *hic* : G. l'apprécie, vraisemblablement parce qu'il s'agit d'un arbre *fruitier* et indépendamment du très peu qu'il produit...  
Parti pour le maudire chaque fois que j'irai pisser.  
(Jusqu'à ce que mon démon fasse entendre l'évidence.)

Je lis *Le roman lumineux* de Mario Levrero.  
En haut de la page 176 : « [...] je ne dois pas oublier que, là où il n'y a pas de narcissisme, il n'y a pas d'art possible, ni d'artiste. »  
Entre lui et moi, pas mal de « points de contact » comme il dit mais sans partager aucune de ses passions (le roman policier, la télépathie, la programmation sous Windows...). Les aversions surtout et la recherche du sens.

### **Dans la nuit du 24**

Jeter l'eau de cuisson a jeté un froid.  
J'ai eu un doute sur le moment (*faut-il vider cette casserole ?*), l'ai même énoncé tout haut mais la question s'est perdue dans la musique et je ne l'ai pas répétée...  
Porté par le coup que j'avais dans le nez et l'énergie que je mettais alors à la vaisselle, très vite s'est imposé un argument pour l'acte : c'est un récipient au fond noirci en attente de récurage que m'indiquent tant la couleur brunâtre du liquide que son volume (*aurait-on tant gardé ?*)  
Une connerie donc. Ce sera un peu moins bon sans doute – mais ce ne sont que des cardons ! De quoi faire le plat sans doute – mais en faire tout un...!  
(C'est un point chaud chez G. l'affaire des *cardons* ; une sorte de point d'honneur. La longueur de la préparation, la réussite effective. Mais ce ne sont que des cardons !)

### **Le soir du 25**

Fort bons les.  
L'os à moelle est sûrement un plus indispensable ingrédient – y était.

Les faits résistent-ils à la compréhension comme *Rubus Fruticosus*  
à l'élimination ? Quelques-uns seulement ? Autre chose qu'un fait ?  
Une idée ?

S'agissant du roncier, j'entends par résistance cela : que pour une tige loin  
jetée il faut *deux fois* utiliser le sécateur car elle a *deux* racines\*.

Le *fait*, l'*idée*, l'*X* résistant a-t-il profité de quelque trop long temps mis par  
le cerveau à comprendre pour se développer comme la ronce, soit par  
« rhizogénèse » ?

Évidemment, comme ça, sous cette forme de questions multiples, c'est  
plutôt moche. Comprendre n'est pas jardiner – mais détruire pour passer.  
Serait éminemment préférable la présentation d'un cas où saisir le sens se fait  
en deux temps, comme il se doit pour écarter la liane piquante.  
(Mais ce n'est pas la première fois que l'image est prête et que l'*imageable*  
manque.)

À nouveau le coup du distributeur\*\*.

Ce qui m'a fait oublier les biftons cette fois ? Ma distraction (inhérente à  
l'ambiance matinée-du-31-en-supermarché) mais surtout j'étais déjà en  
esprit où j'aspirais à me rendre au plus vite, quelque talus un peu caché en  
bord de parking...

Nuit du même jour, le plus beau ciel qui soit.

\* « ... par la base de leurs pousses ou par la souche initiale et marcottage naturel. »

\*\* Voir page 3 de 20. (C'était un 4 mars.)

## RÉCLAME

Nouvel épisode dans un an : **PLUS AVANT.**

Un extrait de la 2<sup>e</sup> page pour patienter.

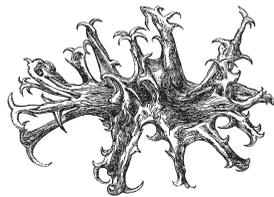
Cher

N'écris pas ce 14 de janvier pour te faire part de quelque <bonne résolution> que j'aurais prise dernièrement et qui toucherait à ce qui ne doit plus apparaître dans ces pages. Telle, je gage que la toute fin de *Jus de pierre* te l'a fait espérer, soit capable d'agir rétroactivement pour taire l'effet produit dans un organe par un *rostre* poussé en lui par un autre, ou, au présent, de repousser le commencement du nouveau tas à notation plus digne que celle disant plus fortement nouée l'alliance entre catarrhes et acouphènes et son effet encore.

Ces lignes au contraire pour te dire ma <mauvaise résolution>, à savoir continuer dans la même voie, ne pas empêcher au prétexte qu'il ne serait que symptomatique le très peu qui vient encore de rester, ne pas lui interdire de *s'inscrire* – à défaut de pouvoir écrire des sujets plus nobles dont je méprouve, avec un sentiment croissant d'irrémissible, coupé, continuer dans la même voie.

En outre, n'ignorant pas que tu sais autant que moi le glissement qui s'opère, je m'autorise de cette connaissance partagée pour abattre aujourd'hui ton masque d'X, anonymat fallacieux : c'est à toi sur qui j'écris que j'écris cher

*Cahier.*



PG 2022  
impression PUMBO

Titre calligraphié en couverture : Olivier Monné